

ANNE ARCHET



**Retailles
d'hosties**

Anne Archet

Retailles d'hosties

fragments érotiques

Version 8

Mai 2006

Lisez les textes d'Anne Archet au <http://archet.net>

Anti© Anne Archet 2006. Utilisez comme bon vous semble mais soyez gentils et indiquez la provenance !

PARI TENU

Chiche ! me dit-elle.

Je me levai et revint au bout de quelques instants avec le camescope et son trépied. Elle alluma la télé et m'aida à installer tout le barda. J'enlevai ma culotte et écartai mes jambes, puis plaçai la camera devant ma chatte, de sorte de bien exposer tous mes orifices.

J'écartai les grandes lèvres, puis les petites, projetant ainsi à l'écran ma chatte dans toute ma splendeur. Je passai ensuite à l'anus. J'entrepris le même manège, le malaxant, l'écartant au maximum. Je mouillais abondamment, et, passant ma main sur tous mes trous pour bien les humecter, je portai ma main à ma bouche et la lécha, me délectant de mes jus.

Puis, au bout d'un moment, je sentit venir en moi l'envie tant désirée. Sur l'écran, je vis apparaître à la commissure des lèvres une petite goutte. Celle-ci glissa ensuite vers mon anus, laissant derrière elle une marque luisante.

Je posai mon index sur mon anus et remonta mon doigt, suivant le tracé de cette petite goutte. J'arrivai sur mes lèvres, les caressant au passage. Puis, de nouvelles gouttes virent leur apparition. Je retirai mon doigt pour m'admirer en train de pisser. Les gouttes se firent de plus en plus nombreuses, puis finirent en cascade. J'avais l'entrejambe trempé, mais qu'importe, j'étais absorbée dans la contemplation de cette chatte télévisée déversant en gros plan sa cascade d'urine sans discontinuer.

Pour varier le jeu, je plaçai ma main à certains endroits, faisant dévier le jet, suffisamment puissant pour arroser la lentille. Au bout d'un moment, la source finit par se tarir, ne laissant que quelques gouttes qui me dégoulaient des cuisses, finissant de remplir la flaque qui s'était formée sur le parquet.

Je la regardai, fière de ma démonstration. Elle n'avait pourtant pas l'air très convaincue. « C'est bien beau tout ça », me dit-elle, « mais ça ne prouve pas que tu aurais pu jouer dans *Niagara* ».



ANA HOTEL SINGAPORE

Pour l'instant, mes lèvres sont soudées aux siennes, nos langues sont confondues, guettant les sensations qui naissent à ce contact. Des frissons de désir courent sur mes épaules. Elle s'abandonne à mes mains qui la parcourent, qui caressent ses seins, ouvrent ses cuisses, rebroussent le poil de son pubis.

Fascinée par cette créature parfumée et soyeuse, je plonge un doigt inquisiteur dans sa vulve et le respire en m'enivrant de son odeur intime. Elle mouille comme une fontaine tandis que je caresse à deux doigts le bouton qui se dresse, attrapant des lèvres le sein le plus proche. Mais rapidement, emportée par la passion, je ne peux que glisser ma tête sur son ventre, traçant un sillon humide de ma langue, qui bientôt visite le repli qui cache le clito. Les joues empoissées déjà par les abondantes sécrétions de mon amante, je me saoule de sa cyprine, de ses plaintes et de ses hululements. Écartant les fesses, j'introduis un index autoritaire dans l'anus surpris qui se rétracte, puis sous la caresse lente et prudente, se détend et libère des ondes qui se répandent dans tout son corps. Elle jouit, son corps se crispe, tendue comme un arc, touchant le matelas seulement par la nuque et les talons, comme en catalepsie, sa jouissance éclate, elle perd conscience pendant un court instant.

J'ouvre alors enfin les cuisses pour accueillir sa tête qui m'a léché le ventre après m'avoir caressé les seins. Cette langue vigoureuse qui cible mon clitoris, qui ouvre mes lèvres et pénètre immédiatement mon vagin. J'humecte, je mouille, je gicle sur son visage. Elle passe à l'anus, qu'elle

essore et inonde de sa salive. Cette sensation d'être aspirée, d'être bue, de percevoir la déglutition de mes excrétiens intimes me remue au plus profond de mon être. Mes fesses se décontractent, je pousse le sphincter rose dans sa bouche. Sa langue agile se fraie un passage dans les plis.

Mon cri de n'a plus rien d'humain, je jouis de mon cul surexcité et cette jouissance se propage à tous mes tendons, à tous mes capillaires. Et je coule, je coule, et je fuis en battant l'air de mes bras, en mordant le ciel de la chambre qui vacille. Les murs tournent autour de moi dans un vacuum dantesque, dans un tourbillon infernal qui pulvérise ma cervelle. Enfermée dans sa bouche délicate, le temps se courbe, des images fugaces et colorées passent devant mes yeux. Longtemps, je reste immobile, haletante, couverte de sueur, incapable de parler, tandis que cette merveilleuse sensation plante ses griffes dans mes artères. Et je retombe sur le matelas, détendue, béate et perdue.

Elle lève alors la tête, plante son regard si noir, si profond dans le mien et me dit, dans son mauvais anglais : « So, me vacuum room now ? »



UN RÊVE DE QUEUE SANS TÊTE SANS QUEUE NI TÊTE

Il m'arrive souvent de rêver d'une verge seule, détachée d'un corps masculin, flottant dans l'air et qui enfle dans ma bouche, tandis que ma langue se love tout autour et l'enserme; elle se tend lentement, ma gorge se serre convulsivement sur ce gland gonflé de sève et le masse doucement. Plus tard, je déguste particulièrement la dernière goutte que je soutire en exerçant une tendre pression tout le long de la hampe, tandis que ma langue serre doucement le gland sur mon palais.



LA TRAGÉDIENNE PARFUMÉE

Après quelques mois, je ne l'embrassais et ne la caressais plus qu'en public, pour faire monter en elle le désir, ce désir fou qui la faisait sortir d'elle-même. Elle devenait si excitée qu'elle jouissait dès que nous nous retrouvions seules, parfois si pressée qu'elle me demandait de la branler dans la voiture ou dans l'ascenseur que je bloquais entre deux étages.

Et puis nous nous sommes quittées.

Je l'ai revue samedi dernier dans sa loge, une fois la pièce terminée. Elle m'a raconté brièvement ce qu'elle devenait depuis sept ans, puis me dit, en écartant les cuisses : « Il m'arrive d'avoir peur que l'odeur atteigne les premiers rangs... ».



UNE BONNE ÉLÈVE

J'éprouve une telle jouissance quand Simone me donne un lavement en me masturbant... Après restitution, il est d'usage qu'elle me sodomise longuement avec un gode. Après que j'ai hurlé à la lune, il me faut finalement la remercier avec des baisers vulgaires. Mais je suis une bonne élève : je goûte sa mouille autant que ses paroles, lorsqu'elle jouit dans ma bouche.



L'ALCOOL ET LE RASOIR

Entre Jacinthe et moi, ça n'allait plus du tout. Elle me trouvait irresponsable, insouciante, elle qui était si sérieuse et réfléchie. Elle me reprochait mes absences, mes trahisons. Elle n'avait pas tout à fait tort. J'avais à l'époque la fâcheuse tendance de ne pas payer ma part de loyer et de revenir à l'appartement la chatte tartinée de foutre...

Ce soir-là, je l'avais traînée contre son gré dans une sauterie chez une connaissance d'une connaissance. Le buffet était gargantuesque et l'alcool coulait à flots. Un peu trop même, si bien que vers minuit, je me suis sentie vaseuse. Jacinthe avait aussi avalé sa part de vodka, elle qui ne buvait que très rarement. Elle riait, se laissant tâter par un groupe d'hommes, ce qu'elle ne faisait jamais. D'ailleurs, l'appartement était plein d'inconnus à la gueule de brute qui étaient débarqués de Dieu sait où. Lorsque le parquet s'est mis à tanguer, j'ai titubé jusqu'à une chambre et je me suis effondrée dans un lit.

Une lumière venant du couloir me réveilla : la porte était ouverte. Quelqu'un était entré dans la pièce. Je reconnus le parfum de Jacinthe, mêlé à une forte odeur d'alcool. Elle s'était approchée silencieusement du lit et s'était allongée près de moi. Je sentis sa main entre mes cuisses. Trop saoule pour faire quoi que ce soit, je la laissai faire en fermant les yeux. Elle releva ma jupe, fit glisser ma culotte, puis plaqua sa bouche contre ma vulve.

J'avais toujours hautement considéré la technique buccale de Jacinthe. Mais cette fois, quelque chose clochait. Je mis cette maladresse sur le compte de l'alcool, elle n'avait pas tellement l'habitude. Tout en me faisant lécher, je mis la main sur sa tête. J'adorais caresser ses longs cheveux. Mais sous la main je ne sentis que des poils drus. Stupéfaite, j'explorai la nuque complètement rasée, les oreilles et le front dégagés. Ce n'était donc pas Jacinthe ! J'essayais de deviner quelle fille pouvait bien venir, comme ça, me cunnilincter dans le noir. J'avais bien fait quelques œillades à une fille aux cheveux très courts en début de soirée, mais enfin de là à... peut-être qu'elle aussi se méprenait sur la

personne... quelle situation incroyable ! Situation que je me résolus de savourer, en espérant que Jacinthe n'en apprenne rien. J'ai joui en gémissant, emprisonnant la tête rude de l'inconnue entre mes cuisses. Elle hoqueta, se débattit un peu, mais je ne relâchai l'étreinte qu'une fois mon corps apaisé.

Revenue à mes esprits, je ne savais pas trop ce que je devais faire. J'aurais pu me taire et me rendormir comme une bienheureuse. Mais j'étais trop curieuse. Je lui demandai : « Qui es-tu ? »

Abasourdie, je reçus la réponse comme un coup de poing :

– C'est moi, Jacinthe.

– Mais qu'est-ce que t'as fait à tes cheveux ?

J'ai avancé la main pour toucher à nouveau sa tête.

– T'es devenue folle ou quoi ?

Elle s'est relevée et me dit :

– Une de tes salopes de copines m'a proposé cinq cent dollars pour me couper les cheveux, j'allais quand même pas dire non. Je te rappelle qu'on a déjà trois mois de loyer en retard. Mais toi, Anne, t'es une belle dégueulasse ! Tu pensais qu'une autre était venue te lécher la chatte, hein ?

J'étais coincée. L'esprit embrumé par l'alcool, je ne trouvais rien à répondre. Je l'entendis se relever et partir en claquant la porte. Me laissant retomber sur le lit, je me dis qu'elle n'y penserait plus le lendemain et replongeai dans le néant.

Je me suis réveillée quelques heures plus tard avec une prodigieuse gueule de bois, qui ne m'empêchait toutefois pas de me souvenir parfaitement de ce qui s'était passé au cours de la nuit. Je me levai péniblement, remis ma culotte, me rajustai tant bien que mal puis partis à la recherche de

Jacinthe. Des gens dormaient un peu partout. Dans un coin du salon je suis tombé sur un champ de bataille : la crinière coupée de Jacinthe par terre, de longues mèches blondes, lisses et encore soyeuses, mélangées à des cheveux plus courts. Ils avaient dû commencer grossièrement aux ciseaux et finir à la tondeuse ou au rasoir. Ces instruments traînaient d'ailleurs sous la table à café.

Et puis j'ai vu des poils frisés. Était-il possible qu'ils lui aient aussi ... J'ai ramassé le rasoir. Il était couvert de petits poils blonds. J'ai alors vu la robe de Jacinthe, accrochée à un fauteuil. Je n'ai pu alors m'empêcher de l'imaginer, allongée par terre sur le dos, les cuisses ouvertes, un homme penché sur sa chatte, le rasoir à la main. Avec sans doute d'autres salauds autour d'elle, des vicieux venus se rincer l'œil en rigolant. Elle a du leur offrir tout un spectacle.

L'avait-elle fait pour se venger de moi ? Ou bien pour du fric, comme ses cheveux ? Et maintenant où était-elle ? Et qu'avait-elle encore pu faire d'autre comme bêtises ?

Je l'ai trouvée dans une autre pièce, allongée sur un lit défait, sur le ventre, nue. De près, on voyait que la coupe de cheveux, que le rasage de la nuque et des tempes, avait été mal torché. Je l'ai retournée. Elle dormait profondément et puait l'alcool. Des traînées de sperme séché maculaient son ventre, ses cuisses, ses seins et son visage, tout autour de sa bouche et au coin de ses lèvres. Sa chatte était entièrement rasée, jusqu'à l'anus. On pouvait voir les nombreuses coupures laissées par un rasage négligent sur le pubis et les grandes lèvres. Sur son front nu, dépourvu de son épaisse frange, un mot tracé au feutre rouge : salope.



PRINTEMPS-ÉTÉ

Quelle tragédie que cet hiver interminable pour une femme qui aime tant la rue ! Et pas seulement pour y faire la révolution... que le printemps revienne pour que je puisse enfin être admirée comme je le mérite !

Mais ce qui m'allume, ce qui me rend folle, ce n'est pas tant les regards envieux que la facilité déconcertante de la séduction. Les possibilités sont carrément infinies. Tous ces hommes soumis à mon doigt, à mon œil, prêts à piétiner leur contrat de mariage pour cracher quelques gouttes de semence... un signe de l'index, une œillade et ces messieurs costumés et cravatés, bouffe-galette fats et prétendument sérieux, se transforment en gamins lâchés dans une chocolaterie. Je les kidnappe, les emmène n'importe où pour faire n'importe quoi. Le lieu les indiffère : la chambre d'hôtel, la banquette arrière de la voiture, les toilettes du restaurant, le rayon lingerie des grands magasins, les cabines de vidéo-peep show, en autant qu'ils puissent mettre leurs vilaines papattes sur ma petite personne.

Ils ont tous les vices : l'exhibitionnisme tremblant, la tendresse lubrique, la culpabilité violente, le coït sportif, l'impuissance masochiste. Mais les plus émouvants sont ceux qui zieutent en cachette. Les frustrés, refoulés à lunettes, les inavoués, les escargots en détresse. Cachés derrière un journal, leurs yeux s'exorbitant vers moi, je suis leur rêve. Qu'ont-ils au foyer ? Une épouse tout aussi fanée qu'eux, amère, déçue, désillusionnée, acariâtre peut-être. Ou bien tout simplement personne, rien que le triste lavabo avec la petite glace au-dessus dans laquelle ils contemplent leur solitude. Quand je leur adresse un sourire, ils s'éloignent, reviennent sur leurs pas, arpentent le trottoir. Éperdus, malhabiles, ils n'osent pas : je suis juste un peu trop. Trop belle, trop facile, trop gratuite, trop irréaliste. Parfois, après avoir ramassé tout ce qu'ils ont de courage, ils se présentent à moi comme à l'autel de Vénus. « Où va-t-on ? » bégaiement-ils. « Pour quoi faire ? » leur dis-je, hautaine... ils virent au rouge, transpirent. Leur faible chair s'abandonne à moi, déesse inespérée.



POULETTE FARCIE AUX LÉGUMES

Choisissez une poulette de bonne taille, ni trop petite, ni trop grande. Avant d'arrêter votre choix, il est bien important de bien la tâter et de bien la sentir ; la poitrine et l'arrière-train doivent être lourds et fermes, bien arrondis, pour qu'il y ait de la chair et du muscle. Lorsque les lèvres sont bien pulpeuses et légèrement humectées, c'est signe qu'elle est mûre. Mais lorsque les côtes sont apparentes, c'est qu'elle est encore verte ou qu'elle est fanée ; la chair risque d'être nerveuse ou rancie.

Immergez votre poulette dans une eau bien chaude et légèrement parfumée. On peut ajouter un bouquet garni, selon l'humeur. Frottez et massez pour que la chair se détende, s'assouplisse. Rincez à l'eau tiède, et n'épongez que superficiellement, pour éviter qu'elle ne se dessèche. Déposez-la sur un lit de verdure, sur le dos, les jambes écartées. Certains recommandent de trusser les membres, mais c'est selon moi inutile : l'essentiel pour éviter d'avoir à faire revenir est de ne négliger aucun effort pour bien attendrir.

Arrive ensuite l'étape cruciale de la farce. Vous aurez au préalable réuni les ingrédients suivants : une courgette, une carotte, un poireau, 100 g de crème fraîche, une cuillère à soupe d'huile d'olive et une noix de beurre. À l'eau chaude, lavez les légumes. On recommande généralement d'éplucher la courgette, car sa texture n'est appréciée que des poulettes les plus gastronomes. Faites tremper les fanes de la carotte ainsi que les racines du poireau dans un peu d'eau chaude pour les amener à température voulue.

En vous assurant que les corps gras restent à portée de la main, faites frémir par un soupçon de beurre dans la fente. La poulette se mettra alors à dégorger ; pour éviter qu'elle ne refroidisse, prenez la carotte, trempez son extrémité dans l'huile et tamponnez délicatement le bout de

la poitrine avec les fanes. Écartez très lentement l'orifice et farcissez.

Saisissez-vous ensuite du poireau. En se servant de ses racines comme d'un pinceau, trempez dans l'huile et badigeonnez la poitrine et le ventre. Dès que les chairs frémissent, accélérez le mouvement de la carotte, puis enlevez-la avant que la sauce ne tourne pour fourrer le poireau. Uniquement avec l'extrémité des racines, passez et repassez sur le sot-l'y-laisse, pas trop vite, sans à coups. Normalement, la poulette devrait à ce moment commencer à suer et peut même vous demander d'accélérer. Prenez plutôt la courgette, trempez-la dans la crème fraîche et farcissez jusqu'au fond de la cavité.

La concentration est alors cruciale : d'une main, badigeonnez encore et toujours le sot-l'y-laisse avec les racines du poireau, de l'autre commencez un lent va et vient de la courgette dans l'orifice où la crème fraîche s'étale graduellement. Lorsque les ailes se rabattent et que les cuisses se durcissent, c'est qu'elle est au bord de l'ébullition. Attendez qu'elle déborde avant de la servir à vos convives. Ils se régaleront toute la soirée et feront ainsi la joie de votre poulette.



LA PREMIÈRE AVENTURE CÉLESTE DE MONSIEUR BLEUBLEU

J'avais dix-sept ans lorsque j'ai rencontré Monsieur Bleubleu. J'étais alors obsédée par mon prof de philo, folle à lier d'amour. Je guettais son arrivée chaque matin, monopolisais ses heures de bureau, buvais chacune de ses paroles, riais comme une idiote à toutes ses blagues. Une vraie midinette.

Un jour, il se présenta en classe avec Monsieur Bleubleu, un gros feutre à encre permanente en métal avec une pointe biseautée de marque Dixon. « Demandons à Monsieur Bleubleu de nous épeler ce mot difficile » nous

disait-il en rigolant, chaque fois qu'il écrivait au tableau à feuilles. Ce surnom enfantin, ajouté au caractère éminemment phallique de l'objet, me fit craquer. J'adorais le voir manier Monsieur Bleubleu de sa main robuste, lorsqu'il l'empoignait virilement pour le faire glisser sur la feuille vierge.

Lorsque quelques cours plus tard il plaça Monsieur Bleubleu dans la poche avant de son jean, créant une protubérance des plus suggestives, ma cervelle flancha. Les nerfs à vif, je profitai de la pause pour chaparder Monsieur Bleubleu, avec l'intention confuse de le conserver comme une relique. L'objet du délit dissimulé dans ma manche, je me faufilai discrètement dans le couloir. L'excitation du vol, ajoutée à celle de la leçon, empourprait mon visage. J'allai me réfugier dans les toilettes, où je m'installai dans la première cabine disponible pour contempler mon butin.

Assise sur la cuvette, Monsieur Bleubleu à la main, qu'avais-je d'autre à faire ? J'ai relevé ma jupe, retiré mes sous-vêtements et me suis assise sur la cuvette. J'ai étendu mes jambes autant que je pouvais et ai commencé à faire glisser Monsieur Bleubleu, le dos appuyé contre le réservoir de la chasse d'eau, pour faciliter la besogne. My gode ! Que Monsieur Bleubleu se sentait bien au chaud en moi ! Il me baisait comme un chef. Et, heureusement pour moi, il s'est abstenu éjaculer son sperme indigo lorsque je déclarai forfait.

Mon crime accompli, je me demandai ce que je devais faire de Monsieur Bleubleu. Le rendre innocemment à son propriétaire, dans l'espoir qu'il le porte à sa bouche ? Le donner à ma copine Nadine, aussi folle que moi du beau Trang ? En faire don à l'Armée du Salut pour les enfants nécessiteux ? Après avoir longuement réfléchi à ce dilemme moral, je décidai tout simplement de le garder avec moi. Depuis, Monsieur Bleubleu viste régulièrement les toilettes publiques en ma compagnie. Son encre s'est tarie depuis longtemps, mais il reste le compagnon tout désigné d'une femme de lettres...



UN SOUVENIR DE JULIE

Elle était assise sagement sur le divan de ma mère. Après l'avoir embrassée dans le cou, après avoir un peu mordillé le lobe de son oreille droite, je m'agenouillai devant elle. Ses longues jambes fluorescentes s'entrouvrirent et je vis quelques poils follets s'échapper de sa culotte blanche comme la vie la mort. Sans vraiment savoir si c'était ce qu'il fallait faire, je déposai un baiser à l'intérieur de sa cuisse, puis sur le coton, pour voir sa réaction.



BIENSÉANCE

Cachée par la nappe, je retire discrètement mes chaussures et tends une jambe vers elle.

Mon pied nu rentre en contact avec un de ses genoux. Comment va-t-elle réagir ? Elle me regarde avec un petit air amusé, puis se mêle à la conversation comme si de rien était. Mon orteil remonte doucement, en dessinant des arabesques sur la peau satinée de sa cuisse. Mon cœur s'affole un peu, mais, l'alcool aidant, je continue dans ma progression. D'ailleurs ses jambes s'écartent un peu, comme si elle appréciait...

J'ai la bouche sèche lorsque j'atteins le tissu de sa culotte. Soudain une de ses mains saisit mon pied ! Je prends conscience en un clin d'œil de la situation dans laquelle je me suis fourrée... je veux alors faire marche arrière, mais non : elle le caresse un instant puis le plaque contre son pubis. Je reste une bonne minute immobile, attentive en fait à ce qui se passe sous la table. La chaleur de son sexe traverse son slip. Je me mets à le caresser avec mon orteil tout en essayant de m'insinuer sous la dentelle de ses dessous. J'y parviens sans difficulté et plonge dans la moiteur de ses lèvres intimes qui s'écartent à mon passage.

Personne ne s'est rendu compte de ce qui se passe. Les invités de Jean discutent toujours politique, mais elle se tait et paraît absorbée par le contenu de son assiette. Je continue mon manège : mon orteil s'enfonce maintenant profondément dans son vagin puis remonte doucement vers le haut de son sexe dénicher son clitoris. Elle sursaute, ses yeux se troublent légèrement, je sens qu'elle a beaucoup de mal à feindre l'impassibilité. J'accélère impitoyablement mes mouvements. Mon orteil caresse son petit bouton, le contourne avant de replonger dans ses chairs trempées.

C'est au moment où l'on sert le fromage que l'irréparable se produit : ses yeux se révulsent, elle serre brutalement ses cuisses sur mon pied. Surprise, je laisse maladroitement tomber mon verre qui se renverse, et pousse un cri. Cet enchaînement masque son émoi. On s'affaire autour de moi, le garçon m'éponge, emporte la vaisselle.

Jean me fustige du regard et siffle : « Pour te mettre les pieds dans les plats, vraiment, t'es championne ».



PROMENONS-NOUS DANS LES BOIS PENDANT QUE LE LOUP N'Y EST PAS

Pour avoir la paix au moins trois semaines pendant l'été, ma mère m'avait inscrite au camp du Cercle des jeunes naturalistes. J'avais reçu, le premier jour, un petit carnet où je devais, comme toutes les autres campeuses, noter mes observations en classant chaque spécimen rencontré selon le règne, l'embranchement, la classe, l'ordre, le genre, la famille et l'espèce.

J'étais donc en mission d'observation depuis deux heures lorsque j'entendis, derrière un fourré, le bruit d'une branche cassée. Jumelles aux mains, j'approchai silencieusement. Écartant les arbustes et les hautes herbes, je l'aperçus, accroupie, culotte et short descendus sur les pieds. Elle penchait la tête, le regard fixé sur son entrejambe

à peine voilé de quelques menus poils dorés. Une de ses mains se posait sur son mont de Vénus et de ses doigts elle écartait les lèvres de son sexe. Le jet, clair comme de l'eau, chantonnait joyeusement sur les pierres. Ma petite camarade appuyait sur son ventre pour accentuer le jaillissement, pendant qu'une petite mare se formait sur le sol.

Lorsqu'elle eut fini de se soulager, elle regarda autour d'elle, à la recherche d'un moyen de s'essuyer. C'est alors que j'apparus, l'index sur la bouche, lui intimant le silence. Surprise, elle se tut, interdite. Je m'allongeai de façon à glisser ma tête entre ses cuisses, puis lapai, avec gourmandise, toutes les gouttes constellant les abords de sa vulve et la raie de ses fesses. Même si la récolte fut rapide, elle fut suffisante pour conduire la nymphette au plaisir, la dernière giclée coulant dans ma bouche et sur mon visage le prouvant indéniablement.

Sans un mot, elle se releva, s'ajusta et détala en riant. Tout en me purléchant de ses parfums musqués, je notai dans mon carnet : « 8h17 : Animal - Chordata - Mammalia - Primate - Anthropoïda - Catarrhini - Hominoidea - Hominidae - Homo - Sapiens sapiens - femelle. Observai la miction du spécimen - pris échantillon. »



LA CHATTE À NEUF QUEUES

Elle était encore plus folle que moi, ce qui, vous l'avouerez, n'est pas peu dire.

Elle buvait et buvait et buvait, si bien qu'elle finissait toujours par s'écrouler dans un coma éthylique, sur le plancher où dans les bras du premier venu. Dans ses robes longues, si longues par le bas que ses seins en étaient presque nus, elle faisait tourner toutes les têtes, la mienne peut-être encore plus que celle des autres. Habillée en diva, elle baisait des intellos, des skinheads, des banlieusards, des motards, des pimps, dans les toilettes des clubs branchés qu'elle fréquentait. Parfois dans la ruelle attenante, penchée

sur une poubelle. Elle était fureur et destruction, elle était force et pouvoir, qu'elle accueillait dans sa chair comme des stigmates.

Moi, je buvais avec elle, je l'accompagnais dans son délire. Je courais avec elle dans la nuit, observant le chaos de son existence, sans jamais poser mes lèvres sur sa peau. Elle n'aimait pas les femmes : trop douces, trop tendres. « Je ne jouis que dans la convulsion », disait-elle chaque fois que je tentais de la toucher. « Seuls des bras noueux, une joue râpeuse et une queue bien raide peuvent me faire sortir de moi-même ». Elle m'appelait « Anne, ma sœur Anne », et je voyais tout venir.

Parfois, quand nous étions seules dans sa chambre, elle se déshabillait. Elle disait : « je fais ma danse des neuf lanières. » Avec son martinet, elle parcourait doucement son corps d'arabesques compliquées. Ces soirs-là elle peignait ses seins, ses ongles et ses lèvres de teintes sanglantes ou noires ou dorées, elle gardait des escarpins aux talons hauts et pointus, elle faisait hurler Nine Inch Nails :

*My blood wants to say hello to you
My feelings want to get inside of you
My soul is so afraid to realize
How very little there is left of me*

Lentement sa peau entraînait en érection, ses mamelons se dressaient sous le fard, son clitoris pointait de sa fente rasée. Alors elle se pénétrait avec le manche, et se branlait sauvagement dans un grand cri de ménade.

Un jour, je l'ai embrassée à la place du fouet, la douceur de mes lèvres effaçant la brutalité du membre de cuir noir. Elle me regarda, les yeux baignés de larmes, et me dit : « si tu m'aimes, ne fais plus cela ».

Son gros chat la regardait en silence, et moi aussi.



IN MEMORIAM

Elle était grasse et pâle, son odeur était celle des herboristeries du quartier chinois, naphthaline, camphre et cendre de tabac. Elle habitait près du métro, à l'ombre du phallus universitaire d'Ernest Cormier, dans une petite chambre au troisième et m'attendait longtemps, vêtue uniquement d'un t-shirt trop serré, orange ou vert sucé comme un bonbon. Mais elle avait mon âge, elle avait ma folie et aimait la poésie, alors je l'aimais aussi comme un parfum aigre sur ma peau.

Elle avait une toison sombre et large, ses seins étaient luisants, son cul massif abritait un sexe démesuré. Elle y mettait pour moi des douceurs, bâtons à la menthe ou longues asperges, pour me faire rigoler. Elle avait les paupières mal fardées, brunes comme sa peau mate, ses yeux pâles promettaient des abîmes tièdes.

Elle habitait un appartement aux planchers agonisants et nous faisons l'amour dans son lit défoncé. Parfois, nous ne disions pas un mot, elle s'appelait Chloé, et c'était le sésame murmuré à sa porte. Si j'arrivais au matin, avant le premier cours, je la prenais en sommeil, elle finissait sa nuit, j'aimais l'odeur moite de ses aisselles et de ses plis, je la léchais jusqu'à la nausée, elle suçait mon cul en demandant ma merde, nous allions chier ensemble et la journée en était ensoleillée, libérée et nourrie. Je trempais dans son sexe les croissants que j'avais amenés, elle suçait mes seins la bouche pleine de lait, j'en tachais sa douillette de mouille et de pisse.

Elle était musicienne mais jouait si mal que je l'embrassais pour la rendre muette dès que ses doigts effleuraient sa flûte. Je les voulais dans mon cul et elle me les donnait. Elle aurait voulu me donner tout le reste mais j'avais peur, en basculant pour de bon dans son univers dément chaotique, de me perdre à tout jamais.

Je savais sa mort avant qu'on me l'apprenne ; le parfum du monde s'était affadi brusquement, un matin trop froid d'un printemps trop tardif.



NAISSANCE MYTHOLOGIQUE

Les nuits se mêlent aux jours, nous ne nous résignons plus à quitter le lit.

Simone passe sa jambe entre les miennes, sa cuisse frôlant ma chatte. Les yeux englués de sommeil, j'écarte machinalement les jambes pour profiter de la douceur de ce contact. Elle me masse doucement avec sa cuisse et ce frôlement délicieux finit de m'extraire des limbes. Mon sexe dégouline, je ferme les yeux pour mieux savourer cet instant. Sans même le vouloir, mon bassin entame des mouvements désordonnés, je me frotte sur sa cuisse, elle en fait de même sur la mienne. Nos mouvements s'unissent, nos lèvres ne se quittent plus, nos langues se cherchent, se trouvent dans ma bouche, dans la sienne. De plus en plus excitée, je donne de grands coups de ventre vers mon amante, elle me serre avec force et désespoir, écrasant sa poitrine contre la mienne. Elle m'écrase, mes seins sont durs et me font mal tellement elle me sert. Mes mouvements désordonnés s'accélèrent encore. Je sens dans une demi inconscience le sexe de Simone badigeonner ma cuisse de mouille chaude et poisseuse. Je m'emballe, rien n'existe hors le plaisir que nous nous donnons. Mes joues battent l'oreiller, Simone n'arrive plus à me bâillonner de sa bouche, elle plante ses ongles dans ma nuque pour que nos lèvres restent soudées. Brutalement, c'est l'explosion, délire et glossolalie. Je fais le grand écart, je gicle de partout, je tremble comme une possédée. Simone crie dans ma bouche, mords sa jouissance sur ma lèvre, les draps rougissent de notre délivrance. Alors seulement, je retrouve calme et oubli, et m'abandonne dans les bras opiacés de Simone.

Je ne sais combien de temps je suis restée comme cela, complètement inerte dans ses bras, baignées une douce torpeur. Nous sommes restées figées dans la même position, la cuisse de Simone sur ma vulve largement offerte, tandis qu'elle serre sa chatte sur ma cuisse. Je sais que mon visage et mes cheveux sont comme les siens, maculés de mon sang,

mais je suis bien, cette sérénité est étrange et indolente. Doucement, je promène ma main dans le dos de mon amante et cette caresse a le don de la faire renaître. Elle relève la tête et me gratifie d'un merveilleux sourire qui en dit long sur le plaisir qu'elle a pris. Elle vient me susurrer à l'oreille :

– Et si par un miracle des dieux un enfant naissait de notre amour ?

– Il ne serait pas né de la cuisse de Jupiter, lui répondis-je en lui abandonnant mes lèvres.



CYLINDRE DE VERRE ET BOTTES DE CUIR

Il se nommait François, mais exigeait qu'on l'appelle Fido. Concierge et gérant de l'immeuble, on le voyait partout, dans le stationnement, dans la buanderie, dans l'ascenseur, dans l'escalier, entre les deux portes de l'entrée. Toujours pressé, toujours disponible pour réparer un robinet qui fuit, une cuvette qui déborde ou un frigo qui flanche, Fido aimait qu'on le traite en larbin, en larve. Lorsqu'il venait débloquer les chiottes, il demandait toujours à être payé d'un crachat au visage, ou d'une insulte bien sentie. Heureusement pour lui, mon répertoire de vacheries est très large et il fut toujours enchanté de ses pourboires.

Fido aimait par dessus tout les pieds de Jacinthe, surtout lorsque, chaussés de bottes à talon aiguille, ils écrasaient ses testicules. Il nous appelait ses déesses, et nous obtenions régulièrement un congé de loyer en échange d'une amicale séance de flagellation. Je n'ai jamais vraiment aimé fouetter un postérieur masculin, mais lorsque la fin de mois est difficile, c'est plus agréable que de manger des nouilles au beurre pendant une semaine. Et puis, ça le rendait tellement heureux. Vous auriez dû le voir, le cul zébré de marques rouges et les larmes de bonheur coulant en rigoles sur ses joues. J'en étais toute attendrie.

Il nous est arrivé un jour, laisse au cou et sanglé de

cuir, avec un cylindre de verre, de la grosseur d'une verge en érection, où était emprisonnée une abeille. Après que Jacinthe et moi eûmes enfilé nos bottes et nos robes de latex noir, il nous supplia d'emprisonner sa queue dans le cylindre et, dès que l'abeille l'eût piqué, de lui administrer des coups de cravache pour qu'il sente la douleur émaner sauvagement de tout son corps. Évidemment, tout ça s'est horriblement mal terminé ; l'abeille avait tellement fait enfler son pénis qu'il fut impossible de l'extraire du vase. Fido hurlait comme un cabot oublié à la fourrière lorsque les ambulanciers virent le chercher.

Toujours vêtues de nos uniformes de maîtresses de donjon, nous l'accompagnâmes à l'urgence, où une infirmière nous fit un sermon sur les dangers de mêler sexualité et insectes piqueurs. Malheureusement, j'avais laissé mon fouet à l'appartement – j'aurais pu en faire bon usage.



PLAFOND SUSPENDU

Ces nouveaux modèles de plafonds suspendus sont vraiment magnifiques. Rien à voir avec les salles d'attente des dentistes. Les rails ont un joli fini cuivré, et les tuiles acoustiques sont joliment découpées, avec une texture intéressante. Si seulement j'avais un sous-sol à décorer... je me demande combien il peut y avoir de petits trous d'aération sur cette tuile... vu d'ici, pas facile de compter. Un, deux, trois, quatre... quinze, seize... euh... non. Je recommence. Un, deux, trois... vingt-deux, vingt-trois... quarante-cinq, quarante-six... hum... disons une cinquantaine par tuile. Ça fait combien de trous pour un plafond entier ? Une, deux, trois quatre, cinq, six rangées. Et une, deux, trois quatre, cinq, six, sept colonnes. Donc, il y a six fois sept... quarante-deux tuiles, moins les deux tuiles du coin, ça fait quarante, plus les six tiers de tuile du dernier rang, on revient à quarante-deux tuiles...

– Oh ! Anne ! Je vais jouir, oh, oh...

– Non, attend-moi mon chou, continue, continue...

Donc, cinquante trous fois quarante deux... deux fois zéro, zéro... deux fois cinq, dix...



RÊVE

Je suis nue chez ma mère, savamment ficelée dans mon lit de petite fille. Jacinthe a des comptes à régler, elle veut en finir. J’appréhende la douleur comme mon premier jour d’école. Triomphante et nue, debout devant moi avec un loup sur le visage et des bas de laine noirs jusqu’aux cuisses, elle se moque de ma terreur. « C’est l’heure du thé » dit-elle en ouvrant la porte du placard, d’où sort une nonne à lunettes au visage tragique et pervers.

La religieuse retire sa coiffe, laissant cascader ses longs cheveux noirs. Elle se fait appeler Sœur Marie-Christine par un homme cagoulé, menotté et sanglé de cuir qu’elle tient en laisse. Émergeant de son pantalon de latex, un sexe large, mauve et congestionné. Tandis que Jacinthe m’invective, Sœur Marie-Christine se déshabille et se fait lécher les pieds par son esclave dont le sexe prend des proportions inquiétantes. Elle commence alors à le sucer lentement, si lentement qu’il contient avec peine sa jouissance. Finalement son sexe éclata dans un jet de sperme qui va tapisser les verres des lunettes de la nonne.

Jacinthe s’approche alors de Marie-Christine. Les deux femmes s’embrassent, leur seins sont lourds et tendus, leurs joues écarlates. Elles s’enchevêtrèrent l’une dans l’autre comme des vignes sauvages, leurs chattes s’accoient et se frottèrent, l’air devient lourd et musqué. N’ergotant sur aucune caresse et portées par le pesant délire de leur sens, la nonne et le bourreau plongent dans une transe qui fait frétilleur fébrilement leurs orteils. Jacinthe jouit la première, mélangeant les interjections aux onomatopées, accompagnée en cela très vite par Sœur Marie-Christine qui lance un bras

en l'air comme chassant des mouches illusoires à l'instant même où leurs voix s'envolent dans un rôle commun de jouissance.

C'est à ce moment qu'une botte vient défoncer la porte de ma chambrette. C'est une patrouille de la Gestapo qui vient interner les délinquants sexuels. Nue comme un ver, les fesses à l'air et le loup sur le visage, Jacinthe se lance dans le placard, devenu précipice, en criant « No pasarán ! ». Son corps disloqué s'écrase sur les parois rocheuses, où elle se transforme en lobélie du cardinal. Les nazis se rabattent donc sur la religieuse. Ils l'encerclent en sortant leur queue, Sœur Marie-Christine est perdue dans une forêt de verges, elle branle, lèche et gobe en s'enfonçant dans le parquet. Elle est aspirée nue par le sol glouton qui la suce comme un gland, comme l'enfer avale le foutre des âmes. Les SS hilares remontent leur braguette en ricanant « Sie mag die Wurst » puis quittent au pas d'oie.

L'esclave affranchi de Sœur Marie-Christine retire sa cagoule, c'est Kurt Cobain. Je ne suis plus ligotée depuis longtemps, nous sommes dans le métro et je me demande si je devrais aller lui parler.



ROCK POUR UNE FILLE DE BÉCIK

Poussychatte avait les cheveux les plus courts et les plus roses, ainsi que le surnom le plus débile au nord du Rio Grande. Aussi rose que ses cheveux, sa langue, qu'elle n'avait pas dans sa poche, était ornée comme son nez, ses sourcils et ses oreilles d'un piercing argenté, ce qui lui permettait, selon ses dires, d'écouter la radio dans sa tête. « Je suis la seule à Terrebonne qui capte CIBL » avait-elle l'habitude de dire le plus sérieusement du monde.

Poussychatte aimait les tatouages, surtout les araignées, les scorpions et les lézards qui ornaient ses deux bras des épaules aux poignets ainsi qu'une bonne partie de son dos. Sans oublier Oscar, le crâne grimaçant qui ornait

son pubis rasé. Poussychatte aimait le scotch, le rye, le bourbon et la bagarre, toujours dans le même ordre. Elle raffolait des bars crasseux où elle levait le coude en compagnie du premier venu jusqu'à ce que, fin saoule, elle se mette à frapper sans raison ledit premier venu. Poussychatte aimait les motos. Les grosses, les puantes, celles qui font potato-potato-potato en roulant. Elle les appelait « mes grosses cochonnes d'amour » et passait des journées entières à les cajoler, les lubrifier, les chouchouter, à se maculer de leur cyprine astringente et pétrolière. Poussychatte était un ange échappé de l'enfer, à défaut d'être une Hell's Angel.

Et surtout, Poussychatte aimait les jeunes filles bien élevées, celles qui détestent le whisky, les tatouages, les motos et la castagne, celles qui portent des escarpins plutôt que des bottines de skinhead, celles qui préfèrent Lancôme à Quaker State comme crème de nuit. C'est que Poussychatte était une baiseuse à l'appétit vorace. Chaque fois que je visitais son garage, elle laissait de côté ses chéries à deux roues et pendant des heures, elle me faisait boire des alcools tous plus forts les uns que les autres. Elle me racontait alors les blagues les plus grasses de son répertoire et moi, pas plus brillante, je riais de son humour de garagiste comme la dernière des imbéciles.

L'issue de nos rencontres était toujours la même. Poussychatte m'entraînait en titubant vers sa chambre où elle me délestait de mon slip en m'embrassant tendrement. Elle entreprenait ensuite de me caresser le con avec un doigté, une patience et une précision dont seules sont capables les mécaniciennes amoureuses du travail bien fait. Lorsque je sentais mes fluides monter et asperger ma chatte, elle savait me tenailler le ventre pour faire ronronner mon moteur. N'y tenant plus, je la basculais sur son lit éternellement défait, faisant glisser la fermeture éclair de son jeans pour laisser aller mes doigts à la rencontre de ses lèvres chauves et dégoulinantes de mouille. Pendant que je faisais promener mon index le long de la soyeuse moiteur qui tapissait immanquablement son entrecuisse, Poussychatte s'attaquait habituellement à mon chemisier pour mordiller la pointe de mes seins « durs comme des boulons un quart en titane » comme il lui plaisait de dire.

Poussychatte aimait se faire laper et moi j'aimais me délecter de l'innocente tendresse qu'offrait son adorable coquillage, qui contrastait tant avec ses airs de bum de cour à scrap. Je lapais donc, en poussant de petits cris d'animal affamé, son clitoris tendu comme une bite, parfois surprise par les frémissements qui accompagnaient à coup sûr certains élans maladroits de mes gestes pris par la passion et l'alcool. Nous finissions toujours par nous retrouver l'une sur l'autre, se bouffant le con avec force jappements, la mouille se mêlant à la salive, jouissant comme des possédées, aspirant goulûment nos clitoris traversés de spasmes fébriles. Ah ! Comme nous étions *born to be wild* !

La suite dépendait de notre degré d'ébriété. Lorsque nous étions encore raisonnablement lucides, Poussychatte s'en allait chercher dans sa boîte à outils un gode de bonne taille qu'elle faisait glisser entre ses cuisses couvertes de son huile à transmission. Lorsqu'elle frémissait d'excitation, elle se ceinturait de l'objet luisant de mouille en me suppliant de lui présenter mon cul. Elle y plantait alors sa langue pour taquiner mon périnée et réchauffer ainsi mon système d'échappement.

N'y tenant plus, je finissais toujours par saisir l'engin attaché à sa taille pour le fourrer directement dans mon conillon, tout en continuant de caresser ses lèvres et son clitoris. Poussychatte aimait me prendre avec force et vigueur. À quatre pattes, je m'efforçais de retenir le feu de l'orgasme qui grondait dans mon carburateur, jusqu'à m'en faire exploser la chatte. Observatrice experte, soucieuse d'éviter la surchauffe, Poussychatte choisissait toujours le bon moment pour interrompre le mouvement du piston. Elle s'en allait alors quérir un second outil phallique, de taille plus modeste que le premier, qu'elle installait sur sa ceinture en continuant de masser mon entre-cuisse. Dans un embrasement de baisers et de hoquets de plaisirs, je plantais moi-même le gode dans mon petit trou, emportée par l'élan presque hystérique de mon désir, criant mon bonheur jusqu'au soleil couchant.

Et je me réveillais toujours en toussant, parce que

Poussychatte oubliait systématiquement l'effet pernicieux de la fumée de ses Camel sur mon système de ventilation. Quand je lui demandais si nous allions nous revoir, elle me répondait toujours en remettant son jeans crasseux, la clope au bec, goguenarde : « Je recommande une nouvelle mise au point dans une semaine ou mille kilomètres ».



THANATOS ET HYPNOS

Je n'avais pas dessiné depuis des années. Mais que faire d'autre dans un lit d'hôpital ?

Je décidai d'invoquer Eros pour conjurer Thanatos. D'abord les yeux de Sullivan, noirs, profonds, tristes. Puis les mains de Manuel, aux doigts longs, fins, sensuels. Ensuite les bras d'Armand, élancés, puissants, musclés. Finalement la queue d'Edgar, épaisse, noueuse, veinée, s'étirant jusqu'à l'extrémité de la page.

Puis vint le temps de la morphine, celui du gouffre noir, du sommeil frénétique envahi par mes anciennes flammes, leurs pièces détachées se nouant pour former un amant parfait, reptilien, maléfique. Danse obscène, interminable, les yeux dans ceux de Sullivan, les bras d'Armand autour de la taille, les doigts de Manuel sur la vulve, la bouche et les reins fouillés par la verge bifide d'Edgar, accouplement macabre qui me laissa froide de sueurs, gluante de foutre thérapeutique, hagarde.

À mon réveil, nauséuse dans ma chambre blanche, la page avait été arrachée de mon cahier.



LA SAGESSE DE NOS MÈRES

J'avais faim d'un homme. Le dernier en date remontait à plus d'un an, à l'époque où, en rémission, j'avais

succombé aux formes appétissantes d'un pompier volontaire de Laval. Je l'avais sucé jusqu'à la moelle des os, c'est dire à quel point je m'étais régalée.

Il fallut donc que je fusse en rechute pour que l'appétit me revienne. Comme je savais pertinemment que mon docteur me l'interdirait, j'attendis la fin des visites pour arracher de mon bras le tube et l'aiguille, pour jeter aux ordures cette affreuse jaquette informe au bleu vague et crayeux, pour revêtir dans les toilettes mes vêtements de chasse et peindre à mon visage ces couleurs de guerre qui dissimulent si bien cernes violacés et teint de cadavre.

En prenant bien soin d'éviter le poste de l'infirmière de garde, je fuis l'hôpital par l'escalier de service, traversai le boulevard en slalomant entre les voitures et sautai dans le premier taxi venu qui me déposa près de l'autoroute, devant ce motel cheap et crasseux grouillant de gibier banlieusard et adultère.

Au bar, je rencontrai Gérard, un vendeur de téléphones portables dans la trentaine, tout mignon et rondouillard. Épaules larges, nuque épaisse, fesses fermes et charnues – en plein mon genre. Après un court échange de banalités, je me mis à lui mordiller le lobe de l'oreille en tâtant la marchandise avec avidité. Fus-je trop directe, trop empressée ? Il me prit pour une pute et m'offrit deux cent dollars pour monter avec lui. N'ayant pas de temps à perdre en mises au point interminables, je glissai les billets dans mon soutif, lui roulai une pelle et le suivis jusqu'à sa chambre.

Dès que la porte fut refermée, je le renversai sur le lit, arrachai sa chemise, dégrafai sa braguette et léchouillai sa triste bistouquette. Lorsqu'il se mit à soupirer, je fis promener délicatement ma langue jusqu'à son nombril... puis mordis sauvagement son ventre, à le faire éclater. Il s'est débattu un peu, évidemment. Mais à force de pisser le sang comme un taureau qu'on égorge, il finit par s'évanouir. Je pus ainsi ronger et mastiquer sa carcasse avec délectation, de l'estomac jusqu'au cœur, tout chaud et palpitant – ma partie préférée.

Comme le dit ma mère, le chemin menant au cœur d'un homme passe par son estomac.



CANDIDA ALBICANS

« Voilà. Vous savez, maintenant » me dit la boulangère qui en me tenait fermement par le collet de la veste.

Prise en flagrant délit d'espionnage, je ne rougissais pas de honte, mais d'émoi devant le spectacle qui s'offrait à moi. Treize jeunes femmes, coiffées d'un filet à cheveux, nues comme au premier jour, les jambes enfarinées, à califourchon au dessus du pétrin, faisant tout sourire visiter leur anatomie intime aux pâtons avant de les placer, tout luisants, dans les moules. Tel était le secret du meilleur pain au levain en ville.

– Une recette familiale transmise de mère en fille depuis neuf générations, me dit simplement la talemelière. On ajoute ainsi moult ferments sauvages qui rendent la mie de notre pain si délicate et acidulée.

– Mais l'hygiène ? demandai-je, inquiète.

– Toutes nos ouvrières sont scrupuleusement épilées. Le client qui trouvera un poil frisé dans sa miche n'est pas encore né. S'il y a risque, il est pour nos employées, pas pour le public.

– Et quel est-il ?

– L'infection à la levure.



OBÉISSANCE

Elle le fixait, ses yeux noirs remplis de désir. Elle était prête à tout, à ramper, à supplier. Il était si long, si épais, si dur, en mourrait d'envie. Oh ! Si au moins elle pouvait s'en approcher... elle commencerait par le lécher, lentement, doucement, de la pointe à la base, pour faire durer le plaisir... Ensuite, elle le travaillerait méthodiquement, jusqu'à ce que son suc coule dans le fond de sa gorge.

Mais pour l'instant, elle devait obéir à son maître. Elle restait donc assise à ses pieds, docile, soumise, surveillant le moindre de ses gestes, torturée par ses instincts les plus bestiaux, fébrile, salivant de désir.

Enfin, lorsque son maître jugea que le moment était venu, il lui adressa la parole avec sa voix tendre mais autoritaire.

– Tiens, Princesse ! Bonne fille !

– Wouf wouf ! répondit-elle, agitant sa queue joyeusement, pour ensuite se sauver dans le jardin avec l'os de la soupe.



SOINS PALLIATIFS

– Si tu pouvais faire n'importe quoi, en ce moment, que ferais-tu ?

Coup d'adrénaline. De mon lit, je pouvais voir ses lèvres gonfler, devenir humides et luisantes – le moment de vérité. Je me devais d'être à la hauteur du défi.

– Je te déshabillerais avec mes dents, sans même froisser tes vêtements.

– Et puis ?

– Ma langue et mes doigts visiteraient chaque pli de ton corps, chaque cellule nerveuse, jusqu'à la fracture, jusqu'à la folie.

– C'est tout ?

– Non. Je mêlerais ma cyprine à la tienne jusqu'à ce que le plaisir nous terrasse, jusqu'à ce que nos larmes de sang prennent parfum d'orchidée, jusqu'à ce que nos os liquéfiés se réduisent en cendres, jusqu'à ce que nos cris annoncent la fin des temps.

Sa poitrine rougissante se soulevait de plus en plus rapidement. Et sa main s'agitait toujours dans son pantalon.

– Je savais bien que tu me désirais. La réponse est non. Et cesse de sonner, tu n'est pas la seule patiente de l'étage.



ORANGE CUBES AND PINK FLAMINGOS

Charlie était un amour. J'en étais folle. Il était grand, il était beau, il était blond, il avait des yeux outremer que je pouvais contempler pendant des heures. Et quand je dis des heures, ce n'est pas une figure de style. Parce que Charlie n'avait que deux passions : l'acide et le conduit sodomique des demoiselles (asiatiques de préférence). Ainsi, nous décollions ensemble les yeux dans les yeux le samedi – et nous atterrissons ensemble le dimanche, lui derrière et moi devant.

Ce samedi là, j'en avais pris beaucoup plus qu'à l'accoutumée... 150 ou 200 ug si ma mémoire est bonne. Ce qui selon toute vraisemblance explique ce que j'ai pu voir par la fenêtre du salon.

– Fuck ! Charles ! Viens voir !

– Quoi ? Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ? me répondit un Charlie phosphorescent avec une voix qui semblait provenir de l'intérieur de mon crâne.

– Les flamants roses !

– Les flamants roses ?

– Oui ! Sur la pelouse ! Ici !

– Je sais. C'est la concierge qui les a...

– Mais regarde ! Regarde donc ! Ils baisent !

– Anne, ils sont en plastique.

– Celui-ci la prend par derrière ! Et celle-la le suce avec son énorme bec...

– Ha ha ha ! J'en connais une qui a eu les yeux plus gros que la panse ! conclut Charlie en retournant s'étendre sur le sofa. Je ne sais pas combien de temps j'ai passé à me scandaliser des mœurs dépravées des flamants roses en plastique. J'étais si bouleversée que j'en tremblais.

– Charles ! Charles ! Je te dis qu'ils baisent sur ta pelouse ! En public ! Fais quelque chose !

– Ça suffit calvaire...

– Mais... mais... mais... qu'est-ce tu fais ? Ma jupe !

– Je vais t'enculer jusqu'à ce que tu te la fermes, bordel !

– Pas devant la fenêtre... non... les voisins... !

– Aucun danger : ils sont tous occupés à regarder les flamants roses.



MoMA

J'épiais ce couple depuis le début de l'après-midi, les observant passer de Picasso à Braque, de Max Ernst à Frida Kahlo en se chuchotant à l'oreille, en s'embrassant dans le cou, en se caressant discrètement dans les coins sombres. Je ne pouvais m'empêcher de les suivre, fascinée par l'éclat de leur beauté, par la simplicité radieuse de leur amour.

Au détour d'un couloir, je les aperçus, se faufilant dans l'escalier de service. J'ouvris délicatement la porte, elle était là, accroupie devant lui, pompant sa verge avec ardeur. Elle me vit, se figea, le bout de son gland entre ses lèvres.

« It's okay » leur dis-je en souriant. « Just let me watch. »

Il me rendit mon sourire ; elle se remit à sucer de plus belle. Je fus le cerbère de la sortie d'urgence, la gardienne de leur amour. À deux mètres à peine des *Demoiselles d'Avignon*, je relevai ma jupe et glissai deux doigts sous ma culotte en les dévorant du regard. Consciente de performer devant public, elle faisait tout pour que j'admire sa technique. Elle taquina le méat du bout de sa langue, la fit glisser le long de la hampe jusqu'à ses couilles, elle le tint en haleine, pour ensuite l'engloutir frénétiquement dans un bruit baveux, obscène. Je jouis alors que le sperme coulait du coin de sa bouche jusqu'à sa gorge.

« Hope you liked the exhibition » me dit le gardien de sécurité posté à la sortie du musée.

« One of the best I've experienced » lui répondis-je, rougissante.



RIEN DANS LE CALEÇON

Madame Claudette Poudrette (née Lavigueur, précise-t-elle toujours, comme pour excuser l'euphonie rigolote de son nom), est ma copine de lessive. Chaque mercredi depuis trois ans, je prends le thé avec cette charmante ménagère de 49 ans, entre deux brassées de couleur à la *Buanderie moderne*. Je fournis la théière et le Darjeeling, elle fournit les fameux sablés au beurre qui ont fait sa réputation dans le quartier et dont elle seule connaît le secret. Nous passons alors l'après-midi à jacasser de tout et de rien, assises devant les sècheuses, jusqu'à ce que le thé soit froid et que les draps soient pliés.

Je ne manquerais ce rendez-vous hebdomadaire pour rien au monde. Claudette non plus d'ailleurs. Au collègue, j'ai même déjà demandé qu'on arrange mon horaire en conséquence. Lorsque je suis en voyage, je lui poste toujours une petite boîte de savon à lessive exotique, question de me faire pardonner mon absence avec humour. Et devinez qui fut la première à me visiter à l'hôpital après mon opération, un panier de draps à plier dans les bras ?

Mercredi passé fut la journée de la grande rentrée à la buanderie pour la lavandière cancéreuse que je suis. Claudette m'attendait, rayonnante, avec ses fameux sablés au beurre, et l'équivalent d'un mois de confidences à me raconter.

– Je t'ai déjà dit, chère, que Raymond m'a fait la grande demande ici, au laundromat ? Oui oui, ici-même, près de la distributrice à eau de javel ! Je sais, c'est pas le comble du romantisme. Mais il était si beau... et moi, j'étais jeune et plus brûlante qu'une sècheuse industrielle – pis ça me prenait bien moins qu'une grosse piasse pour m'allumer ! Hi hi hi hi !

Elle me fit un clin d'œil – comme toujours, quand son propos devenait grivois.

– C'était vers minuit et la place était déserte. Peut-être que

c'était la chaleur et l'humidité, peut-être que c'était les vibrations des grosses Maytags, ou peut-être que c'était sa braguette congestionnée qui frottait mon derrière chaque fois que je me penchais pour prendre mon linge... mais non seulement j'ai dit oui, mais je me suis entendu lui dire : « Viens mon noir, viens que je m'occupe de tes bobettes, viens me la mettre ta grosse pine, ici, tout de suite, sur la machine à laver ! »

Nous rigolâmes de bon cœur. Claudette était si hilare qu'elle faillit s'étouffer dans sa tasse de thé. Mais quelques secondes plus tard, elle devint soudainement mélancolique, contemplant les caleçons de son mari qui culbutaient derrière la porte vitrée de la sècheuse.

– Ouaip, me dit-elle en soupirant. Vingt-cinq ans plus tard, je m'occupe encore et toujours de ses bobettes. C'est bien pour dire.



FATIMA

Étendue langoureusement sur mon lit, les jambes jointes... Elle était mystérieuse, parfumée comme un fruit sombre, sublime. Je caressai son ventre avec mes cheveux, passai ma joue sur son buisson, pour finalement obtenir l'effet recherché. Elle se mit à gémir faiblement en desserrant les cuisses.

Ma langue chercha sa fente, elle s'ouvrit comme une fleur... puis le temps se figea, glacial. Il lui manquait des morceaux : le capuchon de son clitoris, ses petites lèvres. Je la regardai, atterrée. C'était trop horrible ; des larmes sillonnèrent mes joues.

Fatima, quant à elle, me souriait.

– T'inquiète. C'est encore sensible. Mets ta main comme ça.

Le talon de ma paume bien appuyé sur son sexe, je la laissai se bercer, glissant deux doigts en elle – appuyés fermement, bien profond, vers le haut. Je pleurai comme une Madeleine lorsqu'elle jouit. Fatma, elle, riait.

– Ne pleure pas Anne. Il en faut bien plus pour me dompter.

Moi, j'avais envie d'incendier le monde.



ROUTINE MATINALE

La maladie m'assignant à résidence, j'ai forcément développé quelques petites habitudes.

Par exemple, je déjeune chaque matin près de la fenêtre pour voir l'homme à la cicatrice promener son chien. Chaque matin, nos regards se croisent et nous échangeons un sourire. Dès qu'il a passé ma fenêtre, dès qu'il a le dos tourné, je laisse habituellement glisser ma robe de chambre sur mes cuisses entrouvertes, pour me toucher avec deux doigts tout chauds d'avoir tenu mon café brûlant. Je me caresse et je jouis, habituellement au moment où il tourne le coin de la rue. Et d'habitude, lorsqu'il repasse, je viens tout juste de refermer ma robe de chambre ; je finis mon café et j'entame l'autre moitié de mon bagel.

Demain matin, j'attendrai juste un peu trop longtemps pour rajuster ma tenue, histoire de briser la routine.



THÉRAPIE ALTERNATIVE

Ma copine Jovette n'est pas seulement ma meilleure amie. Elle est la gardienne officielle de mes minous – et une

thérapeute qui pratique toute une panoplie de médecines alternatives toutes plus bizarres les unes que les autres. Évidemment, ça fait hurler Simone, qui est plus positiviste qu'Auguste Comte. C'est pourquoi j'attends qu'elle soit partie travailler pour inviter Jovette à la maison. (hé, y'a pas de mal à mettre toutes les chances de son côté, non ?)

– Pour commencer, m'a-t-elle dit, tu dois apprendre à te détendre. Dans ton état, le contrôle du stress, c'est primordial.

– Évidemment. Qu'est-ce que je dois faire ?

– Tu pourrais apprendre à méditer. Tiens, faisons-le ici, tout de suite. Commençons par nous déshabiller...

– Nous déshabiller ? Pourquoi ?

– Pour exacerber l'éréthisme sexuel et ainsi mieux capter les vibrations cosmiques.

– Ah. Ça me semble complètement idiot... mais après tout, c'est toi la spécialiste...

– Tu vas voir, ça te fera un bien énorme. Assieds-toi en tailleur devant moi... non, ce pied-ci sous ta cuisse... c'est ça.

– Aie. J'ai pas l'habitude. Ça ne tiendra jamais.

– Maintenant, la respiration. C'est le plus important. La respiration doit être régulière. Alors tu concentres toute ton attention. Inspire... un...deux...trois... et à cinq, expire... un... deux... trois... quatre... cinq...

– Ffffffffffffffffff...

– Ohmmmm... fit-elle, les yeux clos

– C'est quoi ça ?

– Un mantra. Ohmmmmmm...

- Ohmmmm... répondis-je, sans trop de conviction.
- Ohmmmm... Ohm ? Qu'est-ce que tu fais ? me demanda Jovette sans ouvrir les yeux.
- Mon pied a glissé. Oh ! Mais tu mouilles !
- Ohmmmmmm... Anne, j'ai dit : on se concentre sur la respiration.
- Je veux bien, mais je te sens la cyprine jusqu'ici.
- Ohmmmmmm...
- Je peux te passer l'orteil pendant que nous méditons ?
- Non. Ohmmmmmm...
- Doucement... comme ça...
- Ohmmmm... non... Anne... Oh.... Fffffff...
- Tu vois, moi aussi je suis experte en pratiques alternatives...
- Ohmmmmmm... Oh... non... arrête ! Oh... non, Anne... je...
- Tiens, on change de mantra, maintenant ?
- Anne... Oh... je... Oh... Anne... oui... oui... OUI ! OUI !
- Bon, ça y'est. L'éréthisme sexuel est exacerbé. Quand est-ce qu'elles viennent, les vibrations cosmiques ?



CONSULTATION À DOMICILE

J'en ai assez de ce stéthoscope, de ce petit air coincé et professionnel, de cette compassion bidon. Fouille dans le gros coffre de bois qui me sert de table de nuit – tout y est. Prends les menottes, attache-moi à quelque chose. N'importe quoi ; la tête du lit, tiens. Tout de suite. Si je me plains, si je fais la mauvaise fille, prends le bâillon. Enfonce-le moi dans la bouche, attache-le bien serré, oblige-moi à le porter jusqu'à ce que je sois aveuglée de larmes. Je serai gentille. Je serai obéissante. Sinon, prends le fouet. Corrige-moi si je le mérite. J'apprendrai ma leçon. Je te le jure.

Pourquoi fais-tu tant de manières ? Je te le demande poliment. Bande-moi les yeux, que je me perde, que je m'abandonne. Embrasse-moi. Profondément. Lentement. Je veux sentir ta langue me fouiller. Regarde-moi trembler comme une fillette perdue dans la cour des grands. Mets ta main entre mes cuisses, appuie, fermement. Ne vois-tu pas que je brûle ? Tu me veux, non ? Tu me veux nue ? Déshabille-moi. Arrache mes vêtements. Je serai ta chose. Je suis ta patiente, fais de moi ton sujet : assujettis-moi. Fais-moi vibrer. Fais-moi chavirer. Fais-moi délirer.

Ensuite, je te ferai la même chose – dans le même ordre. Promis.



PINÉE

– Aie ! Non, pas comme ça ! Enlève-la et essaie encore, lui dis-je, excédée.

Il était si nerveux qu'il en tremblait. Fougue et inexpérience de la jeunesse...

– Mais j’ai peur de vous faire mal...

– Tu ne me feras pas mal si tu t’y prends correctement. Tu la rentres délicatement, lentement, sans te presser...

Nouvelle tentative hésitante.

– Aie ! Écoute, ça ne va pas du tout. Changeons de position. Si on essayait par derrière ? Ça sera peut-être plus facile pour toi...

Il acquiesça, soucieux de me plaire. Hélas, toute la bonne volonté du monde ne suffit pas toujours.

– AIE ! Ça suffit ! Et puis la pause est presque terminée. Donne-moi ça, je m’arrangerai toute seule.

Je repris ma broche et la rangeai dans mon sac pendant qu’il retournait, tout penaud, s’asseoir avec les autres étudiants.



EXCÈS D’ENGRAIS DANS LE JARDIN SECRET

Elle a promis de réaliser mon fantasme le plus fou, le plus pervers. Je l’attends donc dans sa chambre, fébrile, tremblante.

Va-t-elle m’attacher ? Me fouetter ? Me faire lécher ses pieds ? Me faire déguster sa chatte enduite de miel ? Écraser des mégots de cigarette sur mes cuisses ? Me tatouer le mot « salope » sur le pubis ? M’échanger au voisin contre une tasse de sucre en poudre ?

Jouera-t-elle à l’infirmière perverse et sa poire à lavement ? À la gouvernante anglaise adepte du martinet ? À la vamp avide de mon sang ? À l’inquisitrice soumettent la sorcière à la question ? À l’agente de la Tcheka torturant l’anar makhnoviste ? À la fermière venant traire sa vache ? À

l'épicière blonde qui gave sa cliente de concombres ?
À moins que...

Mais oui ! Je sais ! Elle a deviné mon désir le plus secret !
Celui que jamais je n'aurais osé admettre ! Paul ! Son grand
frère ! Elle a demandé à Paul de me baiser ! Oh, Simone !
Simone ! Mon amour ! Mais comment as-tu su ?
! Viens baiser la gouine de ta sœur ! Prends-moi comme une
vulgaire catin ! »

Devant moi, Simone, un concombre à la main et coiffée
d'une perruque blonde ridicule, me foudroie du regard. Son
visage s'empourpre de rage.

Oups.



TU PEUX TOUJOURS RÊVER

– Dans mon rêve, je criais. Je hurlais comme une possédée.
Tu sais pourquoi ? Parce que tu me faisais jouir à en perdre
la tête.

Il me faisait la cour depuis des mois. D'abord par courriel,
ensuite en personne, lors des rendez-vous que je lui
accordais parcimonieusement, au gré de mes caprices. Mais
il était du genre persévérant, du moins c'est ce qu'il me
répétait sans cesse. Mal lui en prit : autant j'aime me donner
immédiatement aux impatientes, autant j'aime pousser les
persévérants jusqu'à leurs derniers retranchements. De
lapins en faux bonds en retards en promesses non tenues, je
le tenais, il était sur le point de craquer. Assis près de moi, au
bar de l'hôtel, il tripotait nerveusement son troisième gin
tonic en me jetant ce regard de chien battu qui m'amusait
tant.

– Crois moi, je peux le faire. Tu ne le regretteras pas, dit-il en
contemplant le sillon mammaire que j'exposais avec toute
ma science d'allumeuse. J'ai pris une chambre et...

– Mon rêve d’abord, lui répondis-je tout sourire, en caressant le dos de sa main du bout de l’ongle.

Il soupire, frotte ses yeux avec le pouce et l’index en puis pianotant impatiemment sur le zinc.

– D’accord, bien sûr, ton rêve. Raconte.

– Donc, tu me faisais jouir. Mais l’instant après, tu devenais cruel, méchant. Tu m’insultais. Avec des mots si vulgaires qu’ils m’étaient incompréhensibles. Tu me faisais pleurer et ça te faisait rire. Tu me faisais ramper jusqu’à toi...

– Jamais je ne te traiterais comme ça.

– Tu me laisses finir oui ? Tu me faisais ramper jusqu’à toi, tu tailladais mes vêtements avec ton canif, même le porte-jarretelles que j’avais acheté pour toi. Ensuite, tu m’attachais les bras derrière le dos, tu me jetais sur le lit, tu me liais les chevilles sur le pied du lit, et tu me plaçais comme ça, écartelée, le nez dans l’oreiller, le derrière surélevé par un coussin placé sous mon ventre. Puis, tu prenais une badine et tu zébrais mes fesses. Et je rageais, je te maudissais, toi, tes ancêtres et ta descendance...

– Anne, tu me connais maintenant. Une tel truc ne me traverserait jamais l’esprit...

Je le voyais jouer des fesses sur son tabouret, cherchant une position confortable. J’en conclus que ma petite histoire, traversant son esprit, faisait son effet. Les yeux baissés, d’un air faussement pudique, je poursuivis.

– Tut tut tut. Ce n’est pas tout. Après un moment, tu me laissais comme ça, seule, en sanglots, dans cette position humiliante, pour revenir plus tard avec tes copains, je ne sais plus combien, mais tous aussi méchants que toi. Ils sentaient la sueur et la cigarette, ils crachaient sur leur bite sortie de leur braguette pour se branler en rigolant, et toi, tu leur donnait des conseils, tu leur disait « Vas-y, encule-la » ou « Elle va te sucer comme une déesse ». Et c’est ce qu’ils faisaient, ils me besognaient à tour de rôle, dans l’orifice de leur choix, en me faisant grincer, en faisant gémir le lit. Ils se foutaient pas mal de tremper leur engin dans le foutre de

leur comparse, même qu'ils me le faisaient tous goûter, jusqu'à ce que les saveurs se mêlent et se perdent...

Je relevai les yeux. La sueur perlait sur son front. Sa main tremblait. Il était enfin mûr.

– Comment peux-tu penser ça de moi ? Je t'admire et te respecte, je te l'ai dit souvent ! Monte avec moi, je vais te le prouver.

C'était l'heure de le cueillir.

– Écoute-moi bien, je ne te le dirai pas deux fois : je veux que tu réalises mes rêves.



FÊTE DES MÈRES

C'était la cinquième lettre anonyme qu'il recevait en cinq jours. Toutes reçues par courrier interne, toutes adressées à « Monsieur le directeur », toutes dactylographiées. Et toutes contenant à peu près le même message. Il tira les quatre autres du tiroir et les plaça devant lui, sur son bureau.

J'ai baisé ta femme

**Je l'ai piné ta femme
en levrette dans ton lit**

**Ta femme tremble et crie
quand elle jouit**

Ta femme m'a supplié de l'enculer

Ce soir-là, devant la télé, lorsque les enfants furent au lit, il trouva le courage de lui demander :

– Nicole, m'as-tu déjà...

Il se tut, incapable de poursuivre. Sans lever les yeux de son tricot, elle demanda :

– Déjà quoi, mon chéri ?

Il ne savait plus s'il devait hurler ou s'effondrer en sanglots.

– Tu sais que je t'aime, n'est-ce pas ?...

– Bien sûr, mon trésor, pourquoi me poses-tu cette...

Il plongeait à ses pieds, releva sa robe de nuit, tira l'élastique de sa culotte sur le côté et se mit à la lécher désespérément, comme un chiot abandonné. Elle tressaillit et badigeonna généreusement sa figure.

Plus tard, après avoir joui comme une possédée, après avoir échangé larmes de joie et doux serments, elle monta du bout des pieds au grenier, mit sa culotte dans une grande enveloppe brune, sortit sa vieille Smith Corona et écrivit :

Tu veux une preuve ?



LETTRE À L'AMANT

Tu resterais de glace si je te lisais Le con d'Irène en me limant le con avec une glace à la lime ?

Tu lécherais jusqu'à l'orgasme mes larmes sur ma cornée ?

Tu recruterai pour moi des légions d'étrangers sans visas et sans visages pour récolter un bain de foutre et m'y tremper ?

Et si je badinais avec un aveugle, tu laisserais son chien me monter ?

Tu m'accompagnerais, nu, bâillonné, tenu en laisse, à la manif du huit mars ?

Tu éjaculerais ta morve sur mon palais si je suçais ton nez comme une verge ?

Tu me serviras ton sang et ton sperme mêlés dans un calice,

pour que j'y trempe les doigts qui fouilleraient ton fondement ?

Tu me lierais à une table, jambes et bras écartés, putain absolue sans préférences ni états d'âme, pour me mettre à l'abattage ?

Tu éclabousserais de foutre ton bulletin de vote pendant que je te lèche le cul dans l'isoloir ?

Tu me laisserais agraffer ton prépuce à ton nombril et ton scrotum à tes cuisses ?

Tu placerais des araignées sur ma chatte après m'avoir ligotée nue dans le jardin ?

Tu me laisserais, moi fille de Loth, abuser de toi, plongé dans le sommeil de l'ivresse, pour te donner une postérité mâle ?

Tu t'amputerai un doigt, celui qui te sert à me faire jouir, pour que je le vénère comme relique ?

Tu téterais mes seins assez longtemps pour que je puisse t'allaiter, moi qui n'ai jamais enfanté ?

Tu installerais un godemiché sur l'escarpolette du parc du quartier pour que je puisse au grand jour m'y amuser ?

Tu m'expliquerais par l'exemple ce que veut dire le mot «bradycubie » ?

Tu te ferais tatouer la phrase « j'ai léché Anne Archet » sur la langue ?

Tu renierais ton dieu pendant que je me frotte la vulve sur le livre saint de ton choix ?

Tu me laisserais placer ton cigare dans mon sexe pour que je puisse faire des ronds de fumée ?

Tu viendrais boire le sperme de ton grand-père qui s'écoule de ma chatte surmenée ?

Tu resterais raide et immobile sur la civière de la morgue pendant que je te chevauche éperdument ?

Tu servirais à tes anciens camarades de classe le vin qui aurait servi à me faire un lavement ?

Tu me laisserais te regarder pendant que tu te sers d'un trou dans un tronc d'arbre comme tu te serais servi de mes propres orifices ?

Tu m'épierais pendant que je te trompe avec un bossu, une femme à barbe, un cul-de-jatte, un grand brûlé ?

Tu me laisserais mordre ton gland pour que je puisse boire, au dernier moment, deux fluides vitaux plutôt qu'un seul ?

Tu me construirais un Roméo mécanique sur lequel tu me ferais perdre la raison chaque soir entre dix-neuf et vingt heures ?

Tu goûterais, accompagnés de caviar de beluga, mes excréments tartinés sur un craquelin de seigle ?

Tu me laisserais vider mes glandes de Skene sur ton édredon de plumes d'eider ?

Tu m'achèterais un costume d'infirmière pour que je puisse aller sucer les cancéreux sur leur lit de mort ?

Tu me laisserais t'accrocher le gland sur un hameçon pour que je puisse jouer à la pêche miraculeuse ?

Tu me filmerais pendant que je débauche ta mère avec un gode ceinture ?

Tu emballerais ton braque d'un savant kokigami pour que je puisse l'offrir à ma petite cousine pour son anniversaire ?

Tu placerais une braise sur mon nombril pendant que je me masturbe, moi qui brûle d'amour ?

Tu me laisserais insérer de petites billes d'acier dans ton urètre pour pouvoir ensuite les voir jaillir avec ton foutre ?

Tu vendrais ton père, ta patrie et ton âme au diable pour que je jouisse une fois de plus, une seule fois ?

Alors ne viens pas me dire que tu m'aimes.



PAVLOVA

Je n'avais pas vu Galina Pavlova depuis son mariage. Elle était si heureuse d'avoir déniché un compatriote sur le Plateau Mont-Royal qu'elle l'avait épousé après seulement deux mois de fréquentations. Or, le beau Sergei s'est avéré être un beau salaud, rabat-joie jaloux et caractériel qui n'a pas attendu la fin du voyage de noce pour faire le vide autour de sa charmante épouse. Son habitude de me traiter de putain chintoque débauchée en me lançant son journal à la figure avait même eu raison de ma volonté que je croyais pourtant inébranlable de ne pas laisser ce chien sale enterrer vivante ma copine comme un os à ronger.

Quelle ne fut donc pas ma surprise lorsqu'elle m'appela pour m'inviter à prendre le thé chez elle. Assise devant le samovar, elle était radieuse et papotait avec moi comme aux beaux jours de l'avant-Sergei. Moi, je guettais plutôt avec appréhension l'arrivée éventuelle de son chien enragé.

– Et comment va ton mari ? Toujours aussi... affirmé ? risquai-je.

– Ne t'en fais pas, Sergei est maintenant beaucoup plus calme.

– Tu l'as vacciné contre la rage ? lui demandai-je, sceptique.

– J'ai choisi un remède plus radical, me dit-elle avec un sourire espiègle. Pendant un mois, j'ai attendu chaque soir qu'il soit sur le point de s'endormir pour le sucer en sonnante

une cloche.

– Et en quoi un tel traitement règle-t-il son problème d'humeur ?

J'eus à peine le temps de finir ma phrase que Sergei entra dans la pièce en criant.

– Galina ! Je t'avais dit de ne plus inviter cette traînée...

Elle déposa calmement sa tasse et une minuscule clochette qu'elle gardait accrochée autour de son cou, sur une chaînette en or. Instantanément, la braguette de son mari se gonfla et s'humidifia après trois hoquets et deux convulsions. « Gah ! Je... uh... sale... » bafouilla le chien de Pavlova avant de fuir à l'étage, la queue entre les jambes.

– Sucre ? me demanda tout sourire la maîtresse de maison.



WELSCH RAREBIT

J'étais jeune fille au pair à Londres quand le maître de la maison m'a appris à faire le rarebit.

Allez le rejoindre discrètement dans la cuisine. Demandez-lui si on doit dire rarebit ou rabbit, uniquement pour lui donner la chance de répondre « No, it's raide bite » et vous donner la chance d'entendre la cascade de son rire. Faites fondre une noix de beurre et léchez lui l'oreille. Mieux encore, faites-en fondre deux et mordillez-lui le cou.

Mélangez un peu de farine et de la moutarde sèche. Ajoutez une tasse et demie de bière. Faites mijoter dix minutes en brassant et en l'embrassant. Ne vous perdez pas dans la passion du moment car la bière risque de s'évaporer complètement, ce qui fera roussir le mélange.

Râpez une livre et demie de cheddar fort, un peu de raifort et une gousse d'ail. Avec une pincée de raifort au bout de la

langue, léchez ses lèvres et pincez le bout de sa queue à travers son pantalon de tweed.

Tranchez et faites griller deux tranches de pain de seigle et murmurez-lui à l'oreille que cette miche fraîchement sortie du four a le même parfum qu'une nuit d'amour. Ouvrez sa braguette. Extirpez-le de son caleçon. Ne l'astiquez pas tant qu'il ne vous supplie pas de le faire.

Laissez-le placer lui-même une tranche de pain grillé dans chaque assiette. À genoux sur le carrelage, ténez-le vigoureusement pendant qu'il s'efforce de ne pas se brûler sur le toaster et qu'il vous supplie de ne pas arrêter. Laissez couler son foutre dans votre gorge, garnissez de quartiers de pomme verte et de noix de grenoble.

Rajustez-vous en catastrophe et cachez-vous derrière le comptoir. Épiez-le pendant qu'il embrasse sa femme et lui sert ce que vous avez préparé. Oubliez la tension désagréable qui s'insinue entre vos cuisses lorsqu'ils se demandent s'il faut dire rarebit ou rabbit. Car vous savez trop bien que pour vous ce soir, ce sera rare bite.



POLIS ET EROS

As-tu réfléchi ne serait-ce qu'une minute aux conséquences politiques de ce que tu fais ?

Lorsque tu fermes les yeux et que tu laisses fondre ton corps contre le sien, lorsqu'il dégrafe ton soutif, quel pouvoir lui abandonnes-tu ? Est-ce que tu te donnes à lui ou au rapport de domination hiérarchique qu'il représente ? Comment sa main et ta lingerie fine sont-elles liées au patriarcat ?

S'il te menotte pour t'écarteler sur le lit, s'il bande en te bandant les yeux, s'il te baise sans précautions, ligotée, sans défense, que dois-je comprendre ? Y'a-t-il quelques bribes de sens tapies dans l'ombre de ta chambre ?

Et si je le prends par le bras, si je l'éloigne et le déculotte et le décalotte et le manipule jusqu'à ce qu'il raidisse, si je l'embouche et lui tords les mamelons, si je lui mets un doigt au cul puis toute ma main, si je fouille son fondement avec mes godemichés les plus démesurés, les plus improbables, jusqu'à ce qui verse foute et larmes sur ton plancher, est-ce une victoire ? Un coup porté contre quelque chose ?

Moi aussi, j'aimerais te menotter, ficeler ton torse de larges rubans noirs qui écraseraient tes seins et feraient tourner tes aréoles au brun, te bâillonner et te baiser avec un cierge écarlate sans bander ou te bander les yeux, pour voir ton regard fuir et tourner. Mais ici, entre tes cuisses, ma langue recueillant les dernières perles de ton plaisir, je pense à toutes ces femmes, nos sœurs, qui ont été bâillonnées et baisées, à toutes celles qui ne voulaient pas subir ce que tu n'as de cesse de réclamer. Quand avec empressement tu vas lui chercher tes menottes, quel rapport établis-tu avec elles ? Est-ce que tu les humilies ? Est-ce que tu les trahis ? Est-ce que tu les venges ? Est-ce que tu les sauves ?

Ou tout simplement, est-ce que tu les oublies ?

J'ai rêvé la nuit dernière que j'étendais du miel sur ton visage, tes seins et ta chatte. Ensuite, je me frottais nue contre toi et je te léchais, la bouche emplie de sucres lourds, pour ensuite pousser ma langue engluée dans ta fente et te sucer le bouton jusqu'à ce que tu cries. Tu étais ligotée avec des colliers de fleurs et les humains étaient loin, si loin.



CONVERSATION DE SALON

Assise à la table près de la fenêtre, j'écrivais depuis une vingtaine de minutes lorsque Midori osa finalement quelques paroles :

– Anne, j'aurais une question...

Les yeux bandés, ligotée, le ventre sur le dos du canapé, le

torse reposant sur un traversin, elle avait réussi à lever la tête suffisamment pour parler. Je me levai et m'approchai en silence pour ensuite m'agenouiller devant elle, prendre son visage à deux mains et l'embrasser longuement sur les lèvres.

Midori gémit doucement, son corps nu frissonnant sur le capitonnage.

– Tu es censée demander la permission avant de parler, lui répondis-je en me relevant.

– Est-ce que je peux parler ?

Dans la rue, une alarme de voiture retentit.

– Tu peux.

Assise sur le bras du canapé, je caressai nonchalamment son dos dénudé.

– Je croyais – je veux dire cette histoire de soumission, ça ne devait pas être ...

– Être quoi ?

– Tu sais... sexuel ?

– Ne crois-tu pas qu'être attachée sans défense dans mon salon, ton joli petit popotin en l'air, est suffisamment sexy ? lui répondis-je en pouffant de rire.

Midori soupira. À moins qu'elle ne gémit...

– Bien sûr, je t'assure, c'est vraiment très...

Son visage devint écarlate.

– Parce que tu es... ?

Midori gémit. À moins qu'elle ne soupire...

– Oui ! Je mouille, je brûle ! Je deviens folle... est-ce que tu

vas finir par...

Je glissai un doigt entre ses cuisses, question de vérifier si elle était suffisamment attendrie, à point.

– Patience ma chérie, patience...

Je me relevai et déboutonnai lentement mon chemiser.



QUE SONT MES AMIES DEVENUES ?

– Allo ?

Une voix masculine, grave, gutturale, inattendue.

– Euh... Je suis bien chez Caroline Bourbeau ?

– Elle est prise en ce moment.

En bruit de fond, comme des cris étouffés.



VESTIMANCIE

La baise est plus que correcte, je suis la première à l'admettre. Nos vêtements arrachés frénétiquement. Moi sur le dos, lui entre mes cuisses. Baisers. Frottements. Ma main sur sa queue qui la guide vers ma chatte. Va et vient. Griffures. Soupirs. Sueurs. Grognements. Jouissance.

Étendue à l'extrémité du lit, pendant qu'il dort, je me demande s'il est possible de lire l'avenir en regardant la disposition des vêtements sur le sol.



JUST ADD WATER

Trois mois aujourd'hui qu'elle est partie.

Il a bien fallu que je m'adapte à ma nouvelle vie. Pour affronter les jours de pluie, les nuits froides et tous ces moments cruels où je me sens triste, seule et abandonnée, je garde dans le tiroir de ma table de chevet une bonne provision d'hommes déshydratés de marque *Andros*TM en capsules ovales à usage unique vendus dans leur emballage de cellophane stérile et hygiénique.

Dès que le besoin s'en fait sentir, je réchauffe délicatement un comprimé dans la paume de ma main pendant quelques secondes avant de le jeter dans un bain d'eau tiède. Lorsque mon homme instantané a enfin atteint sa pleine grandeur, tremblant et quelque peu désorienté, je lui fais boire un peu d'eau minéralisée sucrée (vendue séparément) et je le berce doucement, la tête entre mes seins, pour qu'il s'habitue à mon odeur et au grain de ma peau.

Ce soir, lorsque mon petit fiancé sera pleinement hydraté, rasséréiné, déployé, je me présenterai nue devant lui dans la douce chaleur de ma chambre. Et quand je sentirai sa pine humide, raide mais étrangement spongieuse glisser en moi pour la première fois, je penserai à cette douce mélancolie qui toujours m'envahit lorsqu'ils se mettent à fondre et disparaître dans mes bras, tout juste après m'avoir offert à boire le lait dense et sucré de leur jouissance.



CONFIDENCES SUR LE CARRELAGE

- Aie ! Arrête ! Je ne suis pas un soumis !
- Tu es sûr ?
- Puisque je te le dis !
- Tu serais donc Dominateur...

– Ce n'est pas l'envie de te frapper qui me manque en ce moment, mais je suis à peu près certain que ce n'est pas sexuel.

– Fuck ! On a tout essayé ! Attends un peu... et ça, ça ne te fait vraiment rien ?

– AIE ! Puisque je te dis que je n'ai aucun fétiche ! Tu veux bien me foutre la paix ?

– Impossible. Tu en as un, ça ne peut pas faire autrement ! Il s'agit de le trouver. Voyons... tu n'aimes pas les garçons, tu n'aimes pas les filles...

– J'aime les filles ! Tu le sais très bien. Tu me dis cela uniquement parce que je ne t'ai jamais draguée !

– Tu ne dragues personne. Tu ne sors jamais avec personne : tu ne fais que les accompagner vaguement et leur servir de faire-valoir occasionnel. Tu n'aimes pas les filles, tu n'aimes pas les chèvres... est-ce que tu aimes les chèvres ?

– Non !

– Il doit bien y avoir quelque chose qui t'allume...

– Pourquoi tiens-tu mordicus à me trouver un fétiche ?

– Parce que c'est amusant. Parce que c'est excitant. Parce que ça procure le sentiment fugace d'être en vie.

– Je t'assure que je me sens suffisamment en vie. Tu me détaches ?

– Le cuir : non. Le latex : non plus. Le Saran Wrap : encore moins. Le pudding au chocolat, les jeux de rôle, les petites culottes de dentelle, les escarpins, les épingles à nourrice, les films pornos, les couches de coton... que reste-t-il ?

– Il reste à me détacher.

– Je sais ! L’ondinisme !

– Pourquoi ne pas admettre tout simplement que j’ai une libido anorexique et un jardin secret désertique ?

Elle s’accroupit au dessus de son visage et l’asperge d’un jet ambré.

– Parce que c’est malsain et contre-nature.



SATISFACTION NON GARANTIE

– Tiens ! T’aimes ça, hein ? Ça te fait jouir, hein, salope ? me siffle Robert à l’oreille en m’enfonçant sa pissette mal récurée dans l’orifice de son choix.

Me faire jouir ? Pffff. Quel minable. S’il y avait un homme qui pourrait me faire jouir, ce ne serait sûrement pas Robert. Pas surprenant que Laurence l’ait laissé. Et Marianne. Et Emma.

Mais la bonne vieille Anne est toujours là, fidèle au poste, prête à écarter les cuisses dès que ce salopard de Robert rentre à la maison après s’être fait larguer par une de ses greluches.

Dans une autre vie, peut-être aurais-je été peinée de cette situation désolante. Mais il y a longtemps que j’ai accepté de n’être qu’un objet sexuel, qu’un jouet masturbatoire – rien de plus, rien de moins. Je ne sens rien. Je ne ressens rien. Je ne m’attends à rien et je ne veux rien. Je ne fais que fixer le plafond sans même cligner des yeux, en baillant aux corneilles pendant que Robert me besogne avec sa courgette gluante. Comment suis-je arrivée là ? Serait-ce une histoire de mauvais karma ? Serais-je en train d’expier une vie antérieure de débauche ? Aurais-je été courtisane ? Femme adultère ? Nymphomane ?

Robert gémit et souffle comme un porc, de plus en plus fort,

de plus en plus rapidement. Il va bientôt cracher sa purée, c'est évident. Il relève la tête, grimace comme un demeuré, puis dans un dernier spasme se laisse tomber sur moi, en mordant mon cou si fort qu'il déchire ma peau, le long de la couture.

– Merde ! se met-il à crier, en essayant maladroitement de colmater la brèche.

– Pfffffffffffff.

Quel minable. Qu'il essaie un peu de me rapiécer, ce dégonflé.



UNTERMENSCH

Je pense souvent à l'homme qui est couché sous mon lit. Surtout lorsque je suis seule, loin de chez moi, insomniaque dans la chambre triste d'un hôtel froid.

Parfois, il est tout petit petit petit, si minuscule qu'il peut déambuler à sa guise dans cet appartement bancal aux pièces irrégulières dont le plafond est décoré par les ressorts de mon sommier.

D'autres nuits, il a grandeur d'homme et reste étendu le dos contre le parquet, les yeux fermés, la tête légèrement penchée et les cheveux empoussiérés. Quand je me tourne dans mon sommeil, il calque mes mouvements, pliant ses bras lorsque je plie les miens, écartant les cuisses lorsque j'écarte les miennes, m'imitant jusqu'au rythme de mon souffle.

En règle générale, il fait sa petite affaire, se promenant dans son appart ou mimant mes gestes sans que je ne me soucie de lui. Mais il lui arrive quelques fois, lorsque je suis sur le point de m'endormir, de murmurer à mon oreille des mots qui peuplent mes rêves de visions lubriques.

Quand j'étais enfant, j'avais une vieille boîte à chaussures où je gardais mes trésors : des billes, des dessins, des épingles à cheveux, des autocollants, des photos de stars découpées dans les magazines de ma mère. Je me souviens – je sais que ça semble invraisemblable mais je suis convaincue que c'est vrai – je me souviens que je gardais un homme dans cette boîte, caché sous les babioles et les papiers. Il ressemblait à s'y méprendre à Monsieur Dumont, mon professeur de gym, mais en beaucoup plus petit. Et il ne portait rien d'autre que des gants de cuir et un cœur tatoué sur sa poitrine.



SCÈNE DE LA VIE DE BANLIEUE

J'avais quatorze ans. Une copine de classe fêtait son anniversaire dans un club de gymnastique qui pour une raison quelconque permettait ce genre d'événement dans sa palestre. Les invitées s'amusaient un peu partout, s'étiraient sur les tapis, grimpaient sur la poutre ou alors sautaient sur le trampoline et je me souviens avoir pensé que c'était vraiment chouette d'être comme ça, entre filles, sans être embêtée par les garçons.

C'est alors que je l'ai vue.

Je ne sais pas quel âge elle pouvait avoir, mais elle avait des seins, je jure sur la tête de Lucifer qu'elle avait des seins, avec des collants roses, et un t-shirt sans manches trop serré pour elle qui relevait pour laisser entrevoir son nombril. Elle marchait lentement vers les barres asymétriques en attachant sa queue de cheval et moi je restai là, bouche bée, fascinée par la forme de ses seins, par la rondeur de ses mollets, par la douceur crème de son ventre. J'aurais voulu la dévorer vivante.

Je crois que j'ai eu mon premier orgasme, comme ça, assise la jambe repliée sur un tapis de gym, à la contempler. Et je crois que c'est à ce moment que j'ai compris pourquoi je ne m'intéressais pas beaucoup aux garçons.



HABITUDE

La nuit dernière, un homme est encore entré dans ma chambre pour forniquer avec mes vêtements. Presque silencieux, réprimant ses gémissements, ses halètements et ses grognements, il se frottait contre mes jupes et mes pantalons en enfilant sa queue rougeaude dans mes mules en éponge et mes soustifs à balconnets.

Ouvrant l'œil, je le vis nu dans la pénombre argentée, la tête renversée par l'extase, un foulard de laine bleu outremer enroulé autour de ses hanches, engrossant à tout va un de mes gants de soie.

« J'espère que celui-ci ne manquera pas le cycle de rinçage... » me dis-je en me rendormant.



ANNIVERSAIRE

« Tu veux ton cadeau ? À toi de le trouver ! » me dit-elle en rigolant.

Elle ne portait qu'un soutien-gorge et une culotte. À peine quelques centimètres carrés de tissu – rien qui ne puisse cacher davantage qu'une fourmi anorexique. Si cadeau il y avait, il devait être rudement bien caché.

Ses cheveux épais coulèrent entre mes doigts, sans que je puisse y trouver autre chose que son parfum. Son soutien-gorge ne contenait que ses deux seins satinés et rousselés, ce qui en soi est agréable mais ne constitue en rien un cadeau d'anniversaire.

Finalement, je trouvai, bien au chaud dans son minou, un joli petit vibreur bleu électrique où elle avait fait graver nos deux prénoms. Je le retirai pour l'admirer et rendre

hommage au lieu de sa cachette.

« Ma mère avait raison. » me dit-elle en soupirant. « Vous vous décarcassez pour choisir un présent à une gamine mais c'est avec la boîte qu'elle finira toujours par s'amuser. »



ODE AU MAJEUR GAUCHE

Si tu avais un nom, ce serait Enrique. Car tu es trapu, ferme, rousselé, hâlé par le soleil et le dur labeur.

Je me souviens avec douleur de l'époque amère où, fracturé, tu restas pendant des semaines immobile dans ton atèle. Tu es le maître des monologues rythmiques et frictionnels, toi seul qui sais éventrer les digues avec tes glissements saccadés, immémoriaux, reptiliens.

Mon équilibre mental tout entier repose sur ta phalangette, quand pendant les quelques secondes où tous ont le dos tourné tu plonges, net et précis, et que la tension gicle hors de moi dans un spasme libérateur.

Quel l'arthrite emporte tous les autres mais te laisse pour toujours avec moi.



TRICOTILLOMANIE THÉRAPEUTIQUE

– Hum... il est anormalement allongé, madame Archet.

– Docteur, il est sur le point de me rendre folle. Il dépasse et frotte contre mon jeans – j'en arrive à jouir simplement en me promenant dans la rue.

– Je vous avais bien dit de le laisser tranquille. Vous devez cesser d'y toucher et de le tirer. Dites-moi, combien de fois par jour vous masturbez-vous ?

- Euh... je ne parlerai qu'en présence de...
- Vous n'êtes pas en état d'arrestation Anne. Ce n'est qu'une simple question.
- Je n'y peux rien docteur. Je collectionne les *curiosa* et j'écris des textes érotiques. Il faut bien que j'allège la tension d'une façon ou d'une autre.
- Mais êtes-vous obligée de tirer dessus ?
- Ça m'aide à me concentrer.

Ils se met à griffonner nerveusement et me tend une prescription : « La patiente se tortillera une mèche de cheveux au besoin. »



JE SUIS LA REINE DES MOUCHES

Il n'y a que moi qui sais que l'institutrice de contorsionniste a frotté sa vulve contre la garniture à la crème des flancs du marché. Il n'y a que moi qui sais que la nonne de cuir laisse sécher du sperme sous son aisselle.

Seul le murmure de l'eau fait diversion au calme de cette nuit géologique. Je n'ai plus de mains et de cheveux, mes ailes sont nerveuses et nervurées et je sens la présence des peaux irascibles grâce à un trou que les drosophiles ont creusé derrière ma tête. Le jour, je dors sur l'autel, je reste immobile telle une statue et les glossines viennent adorer ma beauté en embrassant mes pieds. Mais lorsque tombe la nuit, je me réveille des profondeurs obscures de la mort, j'enfile un costume noir qui dévoile les vingt-deux points sensibles de mon corps et je m'assois sur un trône rouge, dans la salle des glaces. Toute la nuit les lucioles font le cercle d'Éros autour de moi, baisent rituellement ma peau et me mènent à tire d'aile jusqu'à la déchirure.



IMMACULÉE ALIÉNATION

– Je vous comprends, me dit le docteur Violette en me fixant d'un regard rempli de compassion professionnelle. De tels épisodes psychotiques peuvent être éprouvants, voire traumatisants.

Je serrai la boîte de comprimés dans ma main. Je n'aurais jamais dû lui en parler.

– Ces hallucinations doivent cesser. Prenez-en deux aux six heures.

La panique m'aveugla. Une nuit sans Gabriel ? Sans sa peau de topaze brillant dans le clair de lune ? Sans la douceur parfumée de ses ailes sur mes cuisses ? Il faudrait que je renonce à sa langue d'or immémorial qui seule sait faire exulter larmes d'huile et eau de rose des plis de ma vulve ? Que je repousse sa verge de marbre veiné qui instille dans mon sang foutre, miel et myrrhe ?

Mon cœur battait à s'en arracher de ma poitrine.

– Merci docteur, lui dis-je tout simplement.

Arrivée à la maison, je m'empressai de faire tourner les pilules dans la cuvette.



PHILADELPHIE

Dans au moins la moitié des cas, la tension érotique est palpable lorsque deux hommes veulent me faire l'amour. La tension entre eux s'entend – entre les hommes. Elle est parfois inconsciente, refoulée, mais toujours présente. Elle s'exprime parfois par des frôlements, des caresses accidentelles. Plus rarement, elle éclate soudainement dans

la frénésie vénérienne et plus d'une fois me suis-je retrouvée ainsi délaissée, repoussée en marge de la noce, pendant que ces messieurs succombent aux charmes obscurs des intromissions priapiques.

Ce jour-là, ils étaient grands, costauds, pleins d'assurance, yankees et vêtus de coton. Ils étaient aussi frères – ce qui, malgré ce que vous en pensez, ne vient ni confirmer ni infirmer ce que je viens de dire.

Le premier – un peu plus grand ? un peu plus âgé ? – posa en souriant ses mains sur mes épaules pour ensuite m'embrasser délicatement sur les lèvres. Son frère, le visage dans mes cheveux, s'occupait dans mon dos de ma robe en caressant mon dos et mes fesses du bout des doigts.

Les yeux fermés, je laissai le grand frère m'embrasser encore et encore, pour goûter sa langue et sa salive. Il fit sauter un à un les boutons pour libérer mes seins, qu'il se mit à palper de ses mains douces, trop douces peut-être. Le petit frère fit tomber ma culotte et je sentis le bout de sa pine effleurer la raie de mes fesses.

– Ever been DP'ed ? me demanda l'aîné.

– 'cause that's the way we entertain our lady guests here in Philly... ajouta le cadet en souriant malicieusement.

– Let's do it, répondis-je simplement. I'm eager to learn how brothers love in the city of brotherly love.

Je me laissai donc flotter entre leurs mains et leurs lèvres jusqu'au lit. Allongée sur le ventre, couchée sur le cadet, nos bouches soudées en un long baiser passionné, je reçus la caresse farfouilleuse d'une langue le long de ma raie culière. Je remontai mes genoux pour mieux m'offrir. Les seins plaqués sur sa large poitrine, mes mains enfouies dans des mèches folâtres, agenouillée sur le corps du jeune Pennsylvanien, je tressaillis en sentant le doigt de son grand frère recueillir la cyprine dont il me badigeonna l'anus.

Je sentis alors les verges fraternelles s'enfoncer lentement en

moi dans un mouvement si rigoureusement synchronisé qu'il touchait la perfection. Un stupéfiant ballet se mit alors en branle dans mon ventre et mes entrailles : modulant rythmes, pauses et pénétrations alternées, mes deux amants me fouillèrent de façon si harmonieuse et savante que la surprise en fut presque plus intense que le plaisir. Il était évident que ces frères avaient l'habitude de partager leurs maîtresses et que leur savoir-faire en la matière dépassait tout ce que j'aurais pu espérer. J'haletai en me tortillant, abasourdie par l'intensité de la volupté qui me gagnait grâce à leurs efforts conjugués.

Après plusieurs minutes de ce manège, j'étais sur le point de chavirer dans l'extase lorsque le cadet, le regard fixé par-dessus mon épaule, lança un « I love you » qui me fit l'effet d'une gifle. Je compris enfin quel le rôle m'était assigné dans cette histoire : je n'étais pour eux qu'une fine et souple membrane, qu'une barrière commode entre leurs deux sexes, qu'un garde-fou à un amour que la décence ne peut permettre.

Furieuse, je me dégageai brutalement de leur étreinte. Qu'ils s'entubent entre eux si tel est leur vrai désir !

Je me rhabillai rageusement pendant que sur le lit deux frères contemplaient, perplexes, le foutre de l'un couler sur le ventre de l'autre.



LA MAIN

Entassée avec les autres sardines dans le métro, une voix grave vient interrompre la monotonie des bruits de roulement.

– Je veux relever ta jupe et passer ma main sur ta culotte.

Je tremble de stupeur, en phase avec les tremblements du wagon. Si je ne me retourne pas, si je ne le regarde pas, il s'en ira.

– Je pourrais tirer sur ta culotte, dénuder ton cul, l’offrir à ma caresse.

Les roues crient et mon âme grince, ballottée de tourments à chaque tournant.

– Tiens, je pourrais aussi glisser mes doigts dans le sillon de tes fesses, pour sentir si ton petit trou est prêt à m’accueillir.

Je me cramponne au poteau comme à une bouée. Le métro freine. Les passagers débarquent. Je me retourne : personne.

C’est bien ma chance.

– *C’est tout ?*

– *Oui c’est tout. Et alors ?*

– *Bah, je sais pas. C’est un peu banal, non ?*

– *Banal ?*

– *Une main baladeuse dans le métro, c’est d’un convenu... tu perds la main, ma pauvre Anne.*

– *Pfff. Je vais te montrer si j’ai perdu la main.*

Quoi ? Croyais-tu sincèrement avoir toute la latitude voulue pour te frotter à ma jambe comme un chien seulement parce que le métro était bondé ? Croyais-tu sincèrement que j’allais te laisser me tâter le derrière à deux mains comme la dernière des ingénues ? Salopard !

Je parie que tu ne t’attendais pas à ce que je t’attrape par la fermeture éclair et que je te saisisse la perche pour l’amener à l’air libre. Et cette branlette ? Je suis sûre que ce fut les dix meilleures secondes de ta vie, si j’en juge la vigueur de la giclée de foutre qui alla orner le pull angora de cette blonde oxygénée. Tu devrais te compter chanceux que les flics t’ont attrapé avant que son petit ami puisse le faire. Merci, sale pervers, tes « Mais ce n’est pas moi ! » m’ont fait rire à en mouiller ma culotte.

– *Alors, qu’est-ce que tu en dis ?*

– *Je crois que tu devrais t’acheter une voiture, Anne.*



L'ŒIL

Bouffis par le sommeil, ses yeux clignèrent, laissant entrer douloureusement la lumière dans une tentative laborieuse de mettre au foyer la forme assise en face de lui, sur le grand lit à baldaquin. En essayant de se lever, il s'aperçut que sa poitrine et ses jambes étaient ligotés à la lourde chaise de bois. Lorsque les brumes finirent par se dissiper, il la vit ; elle feuilletait distraitement un magazine pornographique aux coins racornis.

Constatant du coin de l'œil qu'il reprenait ses esprits, elle lui écrasa sous le nez des tétons en quadrichromie sur papier couché.

– Je suppose que cette cochonnerie t'appartient ?

– Je... c'est la première fois que je la vois...

– Mon œil ! cria-t-elle en le giflant avec la revue. Je parie que tu te branles sans arrêt en zieutant cette horreur, non ?

Sa faible réponse fut étouffée par la petite culotte de coton que sa femme lui enfonça dans la bouche. Elle se rassit, posa le magazine sur ses genoux et sans relever les yeux lui dit sur un ton n'appelant pas la réplique :

– Montre-moi.



L'OREILLE

Les murs sont des hommes. Car s'ils ont des oreilles, ils ne sont pas doués pour l'écoute active. Alors je me tais et je soliloque lorsqu'ils me baisent – les hommes, pas les murs. Ça me permet d'oublier la nuit, la froideur des briques, les flaques brunes et glacées à mes pieds. Ça me fait penser à autre chose pendant les cinq minutes habituelles qu'ils

consacrent à leur petite affaire. Je me raconte des histoires bruyantes avec plein de musique et d'enfants. Ça me permet de couvrir les grognements qu'ils me jappent à l'oreille.

Parce qu'il s'agit bien de grognements, pas de mots. Au début, je croyais qu'ils me parlaient. Mais après quelques semaines, j'ai bien compris qu'ils ne s'adressaient qu'à eux-mêmes, probablement pour se convaincre qu'ils ne s'accouplent pas réellement avec une catin dans une ruelle. Parfois, ils sont en colère. Salope. Sale pute. Raclure. Voilà ce qu'ils me crachent à l'oreille. Fut un temps où, abasourdie, je me demandais quelle était la cause de toute cette hargne. Mais aujourd'hui je sais que ça n'a aucune importance. Il arrive aussi qu'ils essaient d'être aimables. Vas-y bébé. Comme ça. C'est bon. Mais ce ne sont que des mots différents : le crachat otique reste le même. De toute façon, la plupart du temps ils ne font que grogner. Peu m'en chaut, puisque l'affaire se conclut plus rapidement ainsi.

La nuit est longue lorsqu'elle ne passe que cinq minutes à la fois. Lorsque le soleil se lève, le dos se barre, les muqueuses brûlent, les jambes flageolent, les muscles se tordent. Mais c'est toujours à l'oreille que la douleur est la plus aigüe.



LA BOUCHE

Je suis d'avis que toute femme bien née devrait se faire un devoir d'observer un homme manger des sushi avant de lui faire l'amour. En ce qui me concerne, c'est une épreuve à laquelle doivent se soumettre tous ceux sur qui je jette mon dévolu. Et gare à eux s'ils échappent leurs baguettes, laissent une goutte de sauce soya sur la nappe ou se rendent coupables d'une abomination du même acabit.

Car il est évident que la manière dont un homme manipule le sushi est directement liée à la manière dont il traite la femme dans son lit. Évidemment, les patauds, les balourds et les lourdauds sont exclus d'office. Mais ce sont les petits détails qui en général font toute la différence. Par exemple, l'homme mord dans son inari et le mange en deux bouchées, ou pire encore le dissèque au lieu de le placer entièrement en

bouche, sera un amant timide, ennuyant comme une assiette composée uniquement de kappa maki. Quant au glouton qui gobe en vitesse ses maki, il risque d'être énergique mais brutal et égoïste – de ceux qui s'activent frénétiquement et s'endorment après quelques minutes, sans se soucier de mes désirs inassouvis.

Non, l'amant idéal sait savourer le contenu de son bento de la même façon qu'il savourerait mon corps pendant l'amour. S'il mêle avec soin shoyu et wasabi, je sais qu'il saura me dévêtir avec adresse, que son geste précis saura faire affluer mes propres humeurs salines et épicées. S'il sait tremper correctement son nigiri – le poisson en premier – je sais qu'il saura faire éclore mes nymphes comme une fleur de néflier. S'il mastique avec application mais sans exagération, je sais qui saura trouver mon clitoris et qu'il y appliquera les soins idoines lorsque viendra le temps me m'ouvrir à ses caresses.

Et si, lorsque je le laisse choisir le premier morceau, il prend sans hésiter le nigiri de thon, s'il prend cette chair rosée, luisante, suggestive et la trempe impeccablement, s'il la porte à sa bouche et la mâche lentement avec d'avalier discrètement, mon souffle s'arrête, mes cuisses se serrent et mon corps empourpré se donne de lui-même en fiançailles.



LE NEZ

Je sortis sans bruit de la chambre et tombai nez à nez avec Louis, qui m'attrapa par le bras.

– Te voilà enfin ! Mais où donc étais-tu passée ?

– Je... cherchais les toilettes.

– Viens, j'ai quelqu'un à te présenter.

Il m'entraîna jusqu'au salon, où la plupart des convives papotaient, un verre de champagne à la main. Nous rejoignîmes un homme âgé d'une quarantaine d'années,

impeccablement habillé, aux cheveux gominés, et portant périodiquement à son nez un mouchoir de coton d'un blanc immaculé.

– Marc-Antoine, je te présente Anne Archet. Elle étudie l'histoire et veut devenir écrivain.

– Enchanté de vous connaître, me dit Marc-Antoine avec une moue hautaine vaguement méprisante.

Louis se tourna vers moi et m'expliqua :

– Marc-Antoine est un nez, un des rares à exercer cette profession au Québec.

– Un nez ?

– Je travaille dans la parfumerie, mademoiselle l'écrivain, expliqua sèchement le nez.

– Il peut reconnaître instantanément n'importe quel parfum, ajouta Louis. Vas-y, Marc, dis-lui quel est le sien.

Pétrifiée, je retins mon souffle alors que le nez se pencha vers moi pour me renifler. Deux petits reniflements brefs et agressifs, aussi méprisants que la moue qu'il ne cessait d'arborer.

– Elle dégage une forte odeur de sperme, déclara-t-il après deux secondes à peine de réflexion, en me foudroyant du regard. Je suppose qu'elle vient tout juste de pomper une queue. Est-ce qu'elle avale, mon cher Louis ?

Des larmes noyèrent mes yeux lorsque que Louis, le visage cramoisi, me lança un « Salope ! » probablement bien mérité avant de tourner les talons et fuir vers la cuisine.

– Mais pourquoi lui avoir dit ? criais-je à Marc-Antoine, avant de me lancer à la poursuite de mon amant.

– La prochaine fois pétasse, suce ton mec, pas le mien, siffla-t-il les dents serrées.

Il me frappa au visage de son mouchoir avant de m'abandonner à ma migraine.



LE JOUR OÙ BARBIE DEVINT CHEF DE FAMILLE MONOPARENTALE

– Foutre merdre en pot ! Mais qu'est-ce que c'est que ce truc ?

Les pantalons de rayonne roulés contre ses chevilles de plastique, Ken fixait, incrédule, l'appendice viril apparu comme par magie sur son entrejambe.

– C'est un pénis, mon chou. Comment est-ce possible ? demanda Barbie en souriant.

– Je ne sais pas ! Ça me démangeait ce matin et...

– ... voyons s'il fonctionne ! dit Barbie en faisant glisser son tutu de ballerine.



Deux jours plus tard, Annie, les larmes aux yeux, se précipita dans la cuisine en brandissant sa poupée au ventre gonflé, violacé et couvert de vergetures.

– Maman ! Ma Barbie est brisée ! Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

– Eurk. Je t'en achèterai une autre, promis, répondit sa mère en prenant avec dégoût le jouet entre le pouce et l'index avant de le jeter à la poubelle.



Barbie ne s'attendait pas à ce que sa progéniture grandisse aussi rapidement. Ses rejetons dévorèrent le contenu de la poubelle de la cuisine dans le temps de le dire. C'était sa nouvelle maison. Ses bébés étaient affamés. Elle plissa

imperceptiblement les yeux, incapable qu'elle était de pleurer.

Elle sourit froidement.



STATUT MARITAL

– François ! Mais où étais-tu donc passé ! Et quelle mine tu as !

J'étais sans nouvelles de mon collègue depuis trois semaines. Il revenait au collège blanc comme un drap, les cheveux en bataille et les yeux hagards. Il posa son sac sur son bureau et plaça ses livres sans mot dire. Il s'assit, mit sa tête entre ses mains, puis soupira :

– C'est Manon.

– Ta femme ?

– Je ne comprends plus rien Anne... nous ne sommes mariés que depuis six mois...

Je m'assis près de lui et pris sa main, pour le mettre en confiance.

– Elle a ramené à la maison un blanc-bec de sa boîte, me l'a vaguement présenté, puis m'a annoncé qu'ils travailleraient tard sur un rapport à remettre le lendemain à la première heure. Ils se sont ensuite enfermés dans son bureau. Deux heures plus tard, je suis monté. La porte était verrouillée. J'ai donc cogné et elle m'a dit « Va-t-en, François », sur un ton qui n'appelait pas à la discussion, avec une voix que je ne lui connaissais pas. Une voix qu'on n'utilise sûrement pas pour étudier des graphiques et des bilans consolidés. Une voix dont le timbre à lui seul disait « Va-t'en, fout le camp, va te faire voir ailleurs ».

– Et tu crois qu'ils... lui dis-je, inquiète.

– Je me suis couché vers minuit et ils y étaient encore.

– Oh.

– Parce que j’enseignais à huit heures, j’ai dû me lever très tôt le lendemain. Elle grommela un peu dans son sommeil puis tira l’édredon par-dessus sa tête. Lorsque je fus de retour vers dix-sept heures, le péquenot de la veille était assis à la table et mastiquait un rumsteck en me souriant d’un air arrogant Manon plaçait la vaisselle sale dans l’évier et me dit sur un ton désinvolte : « Nous recommençons dans un moment. Tu vas devoir te débrouiller pour le souper. »

– Qu’as-tu fait ?

– Je me suis fait un sandwich et j’ai corrigé tant bien que mal une douzaine de copies. Après deux heures, je n’en pouvais plus : je marchai sur la pointe des pieds jusqu’au bureau et déposai l’oreille contre la porte. Je ne pouvais entendre un seul bruit. Je me couchai alors et l’attendis, seul dans le noir. J’étais sur le point de m’assoupir lorsque j’entendis le jeune quitter avec sa voiture. Elle prit un bain puis vint me rejoindre. Il était presque une heure.

François me regarda, les yeux rougis de larmes. La douleur semblait atroce. Pour l’encourager à crever l’abcès, je lui demandai :

– Qu’est-ce qu’elle t’a dit ?

– Elle m’a dit « Ne me demande rien. Car si tu demandes, je vais tout dire. » Quelque chose dans sa voix me disait que je ne voulais pas l’entendre.

– Qu’as-tu fait ?

– Je lui ai dit : « Tu as l’air différente ». Et c’était vrai. Jamais elle n’avait eu l’air aussi belle. « Ne me demande rien, François » a-t-elle répété. Je lui ai alors dit : « Tout ce que je veux, c’est ce que tu lui fais ».

– Et qu’a-t-elle répondu ?

– Elle m’a tourné le dos et a soupiré : « Ne sois pas dégoûtant. Je suis ta femme. »



LIGOTÉE PAR LE CABLE

Allongée en travers des genoux de Simone, le popotin dénudé, j'attendais avec appréhension ma punition.

– Mademoiselle Anne sait-elle à quel point elle fut une mauvaise fille ? me demande-t-elle sur un ton sévère.

– Oui, maîtresse.

– Mademoiselle Anne sait-elle ce qui attend les chipies désobéissantes de son espèce ?

– Oui, maîtresse.

CLAC !

– Ça, c'est pour Suzie, la salope du collègue.

CLAC !

– Ça, c'est pour les rendez-vous saphiques au vestiaire.

CLAC !

– Ça, c'est pour le week-end pervers chez les cousines lesbiennes.

CLAC !

– Ça, c'est pour l'éjaculation féminine au couvent.

CLAC !

– Eh oh ! Elle est pourquoi, celle-là ? lui demandai-je, surprise par cette dernière taloche immotivée.

– Elle est pour toutes les autres cochonneries que tu feras à l'avenir lorsque tu seras seule à la maison, dit-elle en laissant tomber la facture du câblodistributeur par terre.



FONTAINE

« Je n’embrasserai jamais une femme » me dit-elle, un an avant que sa langue, alourdie par le drambuie, ne glisse entre mes lèvres et sur mes dents.

« Je ne laisserai jamais une femme me caresser » me dit-elle, un an avant que je ne soupèse ses seins et pince ses mamelons sous son pull de laine.

« Je ne toucherai jamais le sexe d’une femme » me dit-elle, un an avant qu’elle ne fasse voler ma culotte à travers sa chambre.

« Je ne laisserai jamais une femme poser sa langue sur moi » me dit-elle, un an avant qu’elle ne me laisse goûter les sucs salins qui enduisaient ses lèvres vénériennes.

« D’accord, mais j’espère que tu ne t’attends pas à ce que je te rendes un jour la pareille » me dit-elle, un an avant que je ne caresse, entre mes cuisses, la cascade rousse et soyeuse de sa chevelure.

« Mon cul ? Pas question qu’une femme y touche ! Ni un homme, d’ailleurs : c’est trop sale » me dit-elle, un an avant d’agiter des hanches en soupirant pour que mon pouce fouille plus profondément son fondement.

« Range moi ce gode ceinture sur le champ. Je ne veux jamais plus entendre parler de ces trucs pervers de lesbienne dégénérée » me dit-elle, un an avant que je ne la besogne, le dos sanglant labouré par ses ongles fraîchement manucurés.

« Je ne cesserai jamais de t’aimer » me dit-elle, un an avant qu’elle ne parte avec la moitié des meubles de l’appartement.



LES CONDITIONS DE LA MAIN

- Évidemment, je vais continuer de séduire tous les hommes qui me plaisent.
- Évidemment.
- Lorsque je serai en retard, le soir, ça signifiera probablement que je me fais baiser par l'un d'entre eux. Faudra te faire à l'idée.
- D'accord.
- Autre truc. J'aime bien engager une escort-girl chaque jour de paie. C'est excitant et ça donne un coup de pouce à ces pauvres filles qui font un si dur métier. Je t'avertis, je n'abandonnerai pas les putes pour toi. Si ça se trouve, je les ramènerai à la maison, alors nous devons faire chambre à part, à moins bien sûr que tu ne veuilles assister à nos ébats...
- Ça me va.
- J'oubliais. J'adore qu'on me lèche la chatte. Prépare-toi à le faire souvent. Disons chaque matin, après m'avoir apporté mon petit déjeuner au lit ? Car sans caféine et cunnilingus, je suis d'humeur exécrable pendant toute la matinée...
- Okay.
- Je pourrai ramener mes copains gay à la maison ? Tu les suceras et tu les laisseras t'enculer pendant que je filme le tout avec ma webcam ?
- Oui.
- Dans ce cas, c'est oui, mon chéri. Oh ! Quelle bague magnifique ! Le diamant doit bien faire deux carats... non, tu peux rester à genoux...



BONNE ET HEUREUSE

La tête en compote et la langue pâteuse, j'émerge lentement du sommeil, les yeux fermés, sentant la chaleur de la chambre et la douceur des draps contre ma peau. Il ne me reste de la veille que quelques images, des instantanés noyées dans la brume éthylique : Claire serrant ma main et m'embrassant sur la joue au douzième coup de minuit ; Claire et son décolleté sur la piste de danse ; Claire et Simone faisant connaissance, une coupe de champagne à la main ; Claire et Simone papotant, riant, se touchant, sublimes près de l'escalier de marbre ; Claire et Simone, surprises dans un coin discret, les lèvres écarlates écrases les unes contre les autres ; Claire me souriant, pendant que la main de mon amante glissant sur sa robe, faisant émerger un sein blanc et rousselé à la lumière tamisée de la salle de bal.

En ouvrant péniblement les yeux, j'ai la surprise de contempler, à quelques centimètres de mon nez, le même sein blanc et rousselé. Un peu plus haut, Claire qui me sourit, ses longs cheveux roux se mêlant à ma tignasse de jais et sa jambe glissant contre la mienne.

– Bonne et heureuse année ! me dit-elle d'une voix chaude et gutturale.

Quelque chose me dit qu'elle sera fameuse, en effet.



OH, OH, OH !

Les orgasmes de Simone durent exactement trois secondes, de la fin de la phase en plateau au début de la résolution. Ils sont toujours accompagnés de trois « Oh ! » brefs et

consécutifs, trois « Oh ! » mignons et ronds comme la lune, qui tombent dans l'air de la chambre en flocons blancs et duveteux. Qu'elle soit déclenchée par les vrilles de ma langue sur le bouton rosé de son clitoris, du va-et-vient d'un olisbos d'ivoire dans son intimité ou même de la pression de la paume de sa propre main contre son joli minou, sa jouissance suit toujours la même routine : « Oh, oh, oh ! », crié les paupières closes, les narines dilatées et la poitrine rougie par la fièvre.

Avant d'entonner cet hymne des cieux, la fleur de son sexe se couvre de rosée, une sève qui ruisselle par gouttes épaisses des lèvres boudeuses de son con jusqu'à l'étoile sombre de son cul, qui me guide, moi, reine mage, jusqu'au saint des saints. Ensuite, des vagues de silence viennent la bercer dans la chaleur de mes bras, dans une éternité amoureuse plus précieuse que l'or, l'encens et la myrrhe.

Mais pendant, ce n'est que pure harmonie, trois secondes de mélodie cristalline, la musique la plus sublime du monde. Il est temps de la chanter encore :

« Oh, oh, oh ! »

Joyeux Noël à tous et à toutes !



SANTA CLAUS IS SPANKING TOO HARD

– Alors comme ça, Noël, ça vous fait rire. Vous vous croyez au dessus de tout ça, n'est-ce pas ? Vous vous en moquez peut-être, de ne pas être inscrite sur la liste des enfants sages ? Vous vous en foutez peut-être d'exposer les enfants à vos cochonneries ? Petite traînée ! Petite garce !

Le Père Noël me tire par l'oreille à travers les rayons du magasin. Surprise en flagrant délit de lèse-nativité alors que je chantais *Le petit renne aux fesses rouges* machinalement

dans la section des jouets, mon compte est bon. Je suis cuite !

– Lâchez-moi ! Lâchez-moi ! Je serai sage ! Je vous le jure !

En beau joualvert, le visage aussi rouge que son manteau, le méchant vieillard me traîne jusqu'à son village de plywood où l'attendent une poignée de lutins à peine revenus de leur break syndical. Tous me regardent avec condescendance et mépris. Le gros Papa Noël s'assoit sur son trône en rajustant sa barbe postiche. Je me tiens debout devant lui, honteuse, les yeux baissés. Quelle situation ridicule.

Il me fait signe d'approcher. Voyant que je n'avais nulle envie d'obtempérer, deux nains me poussent sur l'estrade et viennent me placer tout près de lui.

– Vous avez été insolente, Mademoiselle. Nous n'aimons pas les rabat-joie ici, ils font fuir la clientèle. Vous méritez d'être punie. Vous allez recevoir la fessée que je réserve aux sales gamines mal élevées de votre genre.

La panique me gagne et je tente de fuir. Mais il me tire fermement par la main et me couche en travers de ses genoux. Pendant qu'il relève négligemment le bas de ma jupe, je reste la tête en bas, les mains agrippées aux barreaux de la chaise, en fermant les yeux, honteuse et rougissante. Il peut voir ma culotte maintenant. Il achève de remonter l'étoffe bleue au-dessus de ma taille, découvrant entièrement mon petit derrière enserré dans une culotte de coton blanc.

Maintenant il abaisse lentement la culotte sur mes cuisses, tirant adroitement sur l'élastique pour lui faire franchir le renflement des hanches. Je l'aide, presque malgré moi, en me soulevant un peu, et en ondulant lascivement mon popotin. Je crispe mes doigts autour des pieds de la chaise. Rien ne se passe. Que fait-il ? Cette attente me fait perdre la tête.

– Impertinente, étourdie, vilaine fille ! Il n'y a que la fessée que vous compreniez. Je vais vous dresser, moi !

Une petite claque sèche accompagne ces paroles.

Surprise, je supplie : « Pas trop fort, Père Noël, je vous en supplie ! »

– C'est Monsieur Noël pour vous, jeune écervelée ! Et je frapperai aussi fort qu'il me plaira, petite sauvageonne !

Santa Claus claque et re-claque. Des coups secs, brûlants, qui enflamment mon derrière. Malgré moi, je commence à me trémousser, à faire onduler ma croupe dans l'espoir de me soustraire aux taloches festives. Mais il me tient très fermement de son bras puissant.

J'ai honte, j'ai honte ! Mais le pire, c'est que mes vaines ruades m'ont entrouvert les fesses, exposant ainsi mon anatomie à tous les regards. Salopard de Saint Nicolas ! Il n'en manque certainement pas une miette !

D'ailleurs, il n'est pas le seul. Tous les banlieusards ahuris aux bras chargés de paquets arrêtent leur course aux emplettes pour se rincer l'œil. Je vois même un des lutins, la clope au bec et la braguette ouverte, qui s'astique le manche en souriant comme un crétin. Ils me reluquent tous comme si j'étais le dernier paquet cadeau disponible deux minutes avant la fermeture des caisses.

J'essaie de me contrôler, de ne pas pleurer. Mais comment se contenir quand la main se fait de plus en plus lourde et de plus en plus mordante sur les chairs déjà passablement échauffées ? Je suis hors de moi, hagarde. Une angoisse atroce écrase ma poitrine, tandis que l'avalanche de claques continue à déferler sur mes fesses en feu. Tandis que je sanglote et pousse de petits cris à chaque coup, mes jambes lancent des ruades de plus en plus désordonnées.

Et puis, soudainement, plus rien.

– Voilà, punie ! J'espère que vous avez appris votre leçon, jeune fille. Et tâchez de ne pas récidiver !

Je me relève en pleurnichant, essuyant les larmes du revers d'une main tout en relevant ma culotte de l'autre. Les badauds se dispersent et seuls quelques gamins morveux me font encore des pieds de nez. Quant aux lutins, ils se

rajustent ou essuient leurs mains pleines de foutre sur leurs costumes de satin.

Alors que je m'apprête à fuir à tout jamais le village enchanté du temps des fêtes, j'entends le vieux vicelard qui m'interpelle. Je me retourne et le vois, le pantalon de flanelle rouge autour des chevilles et la pine dressée vers le ciel.

– Mademoiselle ! Ne partez pas sans sucer votre canne de Noël !

Décidément, je ne suis pas sortie de la crèche.



LIPSTICK LESBIAN

Devant le lavabo des toilettes du restaurant, une petite blonde retouche son rouge à lèvres, un carmin épais et brillant. Elle se penche devant le miroir, ajuste son corsage, pince ses deux seins pour les redresser. Puis, avec tout le naturel du monde, elle se penche, relève un peu sa jupe, retire sa culotte et la fourre dans son sac à main.

En faisant fi des autres clientes qui se mettent à chuchoter, elle retire ses escarpins et pose le pied droit sur le lavabo. En retenant sa jupe d'une main, elle prend le tube de rouge à lèvres et se met à badigeonner l'étoile sombre de son anus, en fronçant les sourcils de concentration.

Je suis à côté d'elle et je ne peux m'empêcher de la dévisager. En essuyant mes mains, je lui demande :

– Mais voulez-vous bien me dire ce que vous êtes en train de faire ?

– Ça ne se voit pas ? Je me mets du rouge à lèvres. Une petite surprise pour Monsieur, s'il décide de m'accompagner à la maison ce soir, et...

Elle perd alors l'équilibre et s'accroche *in extremis* à mon bras.

– Aie ! Personne peut m'aider ? demande-t-elle à la ronde.

– Donnez-moi ça ! lui dis-je, en lui arrachant le tube de la main.

Je l'attrape par le bras, la tire vers le cabinet le plus proche, fais claquer la porte d'un coup de pied puis ferme le loquet. Surprise par ma réaction, la jeune dame semble un peu effrayée.

– Mais voulez-vous bien me dire ce que vous êtes en train de faire ? me demande-t-elle à son tour.

– Je vous aide avec votre rouge à lèvres, comme vous l'avez si bien demandé, lui dis-je.

Je fais la moue et applique une généreuse couche de rouge sur mes lèvres. Je referme ensuite le tube et le remets dans son sac à main. Puis, en m'agenouillant par terre, je lui ordonne :

– Maintenant, tournez-vous et relevez bien votre jupe pour me permettre de l'appliquer correctement.



CÉLIBAT

Quand Anne Archet était célibataire, elle n'en avait cure d'être seule.

Elle pouvait dormir quand elle le voulait, où elle le voulait, aussi longtemps qu'elle le voulait. Elle pouvait manger des chips au vinaigre au lieu du riz brun biologique, de la crème glacée à la pâte de biscuits au lieu du yaourt allégé. Elle pouvait lire des romans à l'eau de rose plutôt que la *Critique de la raison pure*, le *Cosmo* plutôt que le *Monde Diplomatique*.

Personne ne trouvait à redire.

Elle pouvait sortir dégoulinante de sa douche sans peur ni reproches. Elle pouvait balader sans honte aucune son corps nu et trop maigre, et même tirer la langue et le bout de ses mamelons devant le miroir en croisant les yeux comme une demeurée.

Personne ne pouvait voir.

Elle pouvait s'allonger sur le sofa et essayer tout ce qui lui passait par la tête. Une chandelle. Une bouteille d'eau minérale. Un concombre. Une statuette de la sainte vierge qui brille dans le noir. Ou quelque autre objet oblong et arrondi à portée de sa main qui la faisait rigoler.

Personne ne pouvait s'en inquiéter.

Elle pouvait crier comme une harpie qu'on écorche. Elle pouvait hurler comme une naïade besognée par une armée de satyres.

Personne n'endementait. Personne ne s'en souciait. Personne ne venait.

Sauf Anne Archet.



AUBE

Quand j'étais petite, ma mère m'inscrivit à un cours de natation. Je devais avoir cinq ou six ans. Peut-être six, puisqu'il me semble que j'étais en première année. La piscine était immense, froide et sentait l'eau de javel. Je n'avais aucune envie d'apprendre à nager et je détestais mon maillot vert. Mais le moniteur était rigolo ; il était chauve, poilu et ventripotent et aimait sauter du tremplin pour arroser tout le monde, surtout ses assistants qui se mettaient inmanquablement à râler. Moi, ça me faisait bien rire.

Ses assistants devaient avoir dix-sept ou dix-huit ans. Probablement des sauveteurs, parfois des garçons, parfois des filles. Ils nageaient avec nous, tenaient nos mains lorsque nous faisons aller nos jambes, nous soutenaient par les épaules lorsque nous tentions de flotter sur le dos.

Je me souviens un jour être entrée, grelottante, dans la piscine au début d'un cours en descendant timidement par l'échelle. L'eau était glaciale et j'en avais jusqu'aux épaules. Je commençai à marcher le long du mur pour rejoindre les autres enfants qui sautillaient dans le coin opposé de la piscine. Ce faisant, je m'arrêtai pendant une ou deux secondes devant une des assistantes, une adolescente qui portait un maillot bleu très ajusté. Elle regardait ailleurs, mais son corps me faisait face et j'ai un souvenir très net de sa poitrine qui était directement devant mes yeux.

Évidemment, je n'avais que six ans, alors je ne crois pas m'être arrêtée *à cause* de sa poitrine. Mais je me souviens de quoi elle avait l'air, de la forme de ces deux collines arrondies sous le lycra, douces, brillantes et mouillées. J'ai vraiment dû les fixer un bon moment, puisque j'en vois encore en fermant les yeux l'image, forme et couleur. Après un moment, le moniteur cria quelque chose, un truc que je ne compris pas, et tous les enfants se mirent à rire. Le rouge au front, je tentai de courir vers le groupe avec l'envie confuse de me cacher.

Rien d'extraordinaire ou de particulièrement marquant. Étrange tout de même que le souvenir soit si vif.



NOCES DE TÔLE

- Allo ?
- Madame Archet ?
- Elle-même.

- Bonsoir Madame, je me nomme Julie et je représente *Revêtement d'aluminium Boisvert et fils*, une compagnie qui oeuvre dans la région depuis plus de dix ans. Si vous pouvez m'accorder quelques minutes, je vais vous expliquer comment vous pourriez ne plus avoir à repeindre votre maison...
- C'est que je suis occupée en ce moment.
- Je vois. Voulez-vous que je vous rappelle plus tard ?
- Non, ça... va. Vous pouvez... continuer...
- Vous me semblez à bout de souffle... Avez-vous couru pour répondre au téléphone ?
- Non, je suis tout simplement... oh !
- Madame Archet ? Tout va bien ?
- Je vais bien... vous ne pouvez pas savoir à quel point je vais bien.
- J'entends des bruits... seriez-vous en train de manger ? Parce que si j'ai interrompu votre repas, je...
- C'est mon mari qui mange en ce moment.
- Dans ce cas, Madame Archet, je vais...
- Je t'en prie, Julie, appelle-moi Anne.
- D'accord, Anne. Je vais vous rappeler plus tard...
- En réalité, il lèche bien plus qu'il ne mange.
- Il lèche... ?
- Mes seins. Oh ! Oui ! Juste ici...
- Et si je vous rappelais demain soir, à la même heure ?
- Non ! Ne raccroche pas. Je t'en prie, écoute-moi...
- Je ne crois pas que je devrais...
- Que portes-tu en ce moment, Julie ?

- Moi ? Je ne sais pas si...
- Oui ! Lèche-moi !
- Je dois vraiment vous quitter.
- Dis-moi ce que tu portes, Julie.
- Des jeans et un T-shirt.
- Et tes sous-vêtements, Julie ?
- Bon, ça suffit. Je vais...
- Oui ! Oui ! Il lèche ma chatte maintenant ! Oh ! Julie ! Je peux voir sa langue laper ma fente !
- Pour vrai ?
- Juré craché. Oh ! Il taquine mon clito du bout de son pouce !
- Un string noir et un soutien-gorge demi-bonnets en dentelle.
- Quoi ?
- Ce que je porte. Les sous-vêtements.
- Tu es seule en ce moment, Julie ?
- Non, je suis au travail. Mon bureau est fait de cloisons mobiles et...
- ... et tes collègues peuvent voir ce que tu fais...
- Non. Pas vraiment.
- C'est bien, c'est bien... oh oui ! Suce-moi bien !
- Oh mon dieu.
- Julie ?
- Oui ?
- Où est ta main ?

- Elle est... Hum...
- J'entends ta respiration Julie. Où est-elle ?
- Elle est... en bas... entre mes...
- Est-ce que c'est humide, entre tes...
- Oh oui.
- N'est-ce pas agréable, avoir ses doigts à cet endroit ?
- Mon dieu ! Oui. Qu'est-ce qu'il te fait, maintenant ?
- Il écarte mes cuisses, Julie. Il va me baiser, Julie. Je peux le lire dans ses yeux. Il se prépare à me fourrer comme une dinde de l'Action de grâces.
- Est-ce qu'il est... dur ?
- Julie ! Il est long et dur comme fer. Tu devrais le voir. Il est large comme une cannette de *Guinness*. Peux-tu imaginer un tel engin dans ton petit minou ?
- Oh mon dieu non...
- Que ce passe-t-il, Julie ?
- Je crois que je vais... jouir... dis-moi ce qu'il te fait.
- Il...
- Dis-moi, je t'en supplie. Tu dois le faire, je suis si près de...
- Son gland bute contre ma chatte, Julie. Dois-je le laisser me le mettre ?
- Oui ! Oui ! Laisse-le te bourrer ! Laisse-le glisser dans ta fente ! Oui !
- Oh ! Julie ! Il me...
- Ah ! je... Oh !

C'est à ce moment que je décidai de raccrocher. De la cuisine, j'entendis Simone, restée assise devant la télé, qui me demandait :

– Qui c’était ?

– Encore quelqu’un qui voulait nous vendre de la foutue tôle d’aluminium, répondis-je sur un ton blasé.



LA SORCIÈRE CHAGRINE (un conte de ma mère l’Archet)

Il y a de cela nombre d’années vivait dans une sombre forêt une horrible et méchante sorcière nommée Cunégonde qui avait l’horrible et méchante habitude d’enlever les jeunes filles des villages avoisinants pour en faire ses esclaves domestiques. Ces malheureuses devaient ainsi, loin de leur famille, frotter et récurer du matin au soir, blanchir et nourrir la méchante et horrible sorcière pour qu’elle puisse ainsi avoir tout le loisir de planifier ses vilénies dirigées contre les paysans de la contrée.

Or, vint un jour où l’horrible et méchante sorcière perdit inexplicablement goût à la magie noire. Sans comprendre pourquoi, le nouage d’aiguillette et la dévastation des récoltes par des sauterelles cessaient de lui procurer du plaisir, ce qui la rendit chagrine et mélancolique. Même la transformation du bourgmestre en verrat couillu ne la fit que soupirer davantage. Prise d’une étrange langueur, elle pouvait rester des heures à contempler le fond de sa marmite, laissant même parfois la bave de crapaud coller au fond. Elle se mettait alors à pleurer sans raison, jusqu’à ce que ses larmes se mettent à slalomer entre les verrues poilues de son visage.

Évidemment, ses activités maléfiques en pâtirent rapidement. Elle cessa bientôt de surveiller systématiquement les agissements de ses captives soubrettes qui en profitèrent toutes pour jouer les filles de l’air l’une après l’autre. Après quelques jours, il ne resta dans l’antre de l’horrible et méchante mais chagrine sorcière Cunégonde que

Blandine, la moins futée de ses boniches, qui attendait bêtement la permission de sa patronne pour se faire la malle. Mais pis encore, Cunégonde n'avait plus la force de perpétrer ses forfaits, si bien qu'il n'y eut finalement plus rien à manger. Un matin, elle ordonna donc à sa dernière servante :

– Blandine ! Petite idiote ! Rends-toi immédiatement au marché et va vendre ta chatte. Tu reviendras avec tout l'argent où je te transforme en sangsue !

Blandine fondit en larmes car elle possédait cette chatte depuis sa naissance et y était très attachée. Elle était douce et chaude avec une jolie fourrure brune. Le soir, lorsque ses corvées étaient enfin finies, la jeune fille pouvait s'allonger et jouer avec elle pendant des heures et des heures, ce qui lui procurait toujours énormément de plaisir. Mais Blandine était obéissante, alors elle garda sa chatte bien cachée dans ses hardes et s'en fut au marché du village voisin.

Alors qu'elle marchait depuis une heure, un brouillard épais enveloppa la forêt, si bien que Blandine perdit son chemin. Elle erra en pleurant pendant toute la journée, s'enfonçant toujours davantage dans la forêt si bien qu'au crépuscule elle se trouva définitivement perdue, épuisée et transie, terrorisée par les hurlements des loups dans le lointain. Grelottante dans ses haillons, elle sombrait dans le désespoir lorsqu'elle aperçut une lumière à travers les branches.

Cette lumière provenait de la fenêtre d'une minuscule chaumière. Blandine frappa à la porte et un homme costaud à la barbe rousse et broussailleuse lui ouvrit : c'était le garde champêtre.

– Je vous en supplie, mon bon monsieur, de m'accorder asile pour la nuit. Je me suis perdue en voulant me rendre au marché sur ordre de ma maîtresse.

– Et que me donneras-tu si je t'offre l'hospitalité de ma chaumière ? demanda le barbu.

– Je crains n'avoir rien à vous offrir, répondit Blandine. Je ne suis qu'une pauvre servante perdue en forêt.

– Mais je crois comprendre que tu tiens quelque chose sous ta jupe... s'enquit le garde champêtre d'un air intéressé.

– Ce n'est que ma chatte que je dois aller vendre au marché, répondit poliment Blandine.

– Dans ce cas, entre mon enfant et viens te restaurer. Nous aurons ensuite tout le temps d'examiner cette fameuse chatte, dit le gaillard, enchanté, en ouvrant toute grande sa porte.

Blandine s'installa à la table près du foyer et mangea la soupe que lui servit le garde champêtre. Lorsqu'elle fut rassasiée et réchauffée, elle releva sa robe pour lui montrer sa chatte, qui s'était assoupie sous les vêtements de sa maîtresse. Le garde champêtre la trouva si mignonne qu'il ne put s'empêcher de la caresser tendrement. Blandine, reconnaissante de l'hospitalité du garde champêtre, fut si ravie qu'on s'occupe si gentiment de sa chatte et si qu'elle décida de la lui offrir.

– Tu es une charmante enfant et c'est avec plaisir que je prendrai ta chatte, lui répondit l'homme des bois.

Ils se retirèrent donc pour la nuit dans le grand lit de la chaumière et le garde champêtre prit la chatte de Blandine avec affection jusqu'aux petites heures du matin, en l'embrassant et en la chatouillant des poils de sa barbe. Et Blandine se dit qu'elle était rudement chanceuse d'avoir donné sa chatte à quelqu'un qui l'aimait autant et qui savait si bien s'en occuper.

Au matin, Blandine quitta la chaumière du garde champêtre et se dirigea vers le marché. Hélas, après une heure de marche, elle se souvint qu'elle avait déjà donné sa chatte et qu'elle n'avait ainsi plus rien à vendre. En la voyant revenir sans pièces d'or, la chagrine mais néanmoins méchante sorcière Cunégonde n'hésiterait pas à lui faire subir mille sévices pour châtier sa désobéissance. À l'orée d'une clairière, Blandine se mit à pleurer, ne sachant plus que faire et où aller.

C'est alors qu'apparut dans une nuée d'étoiles scintillantes une dame magnifique aux cheveux dorés comme les blés et à la robe sertie de pierres précieuses.

– Ma douce Blandine, ne pleure pas. Je suis ta marraine la fée Carambouille.

– Je ne savais pas que j’avais une fée marraine, dit Blandine, incrédule.

– C’est une règle du genre, chérie, mieux vaut l’accepter sans se poser de questions. Alors, quelle est la cause de ce gros chagrin ?

– C’est que je n’ai plus rien à vendre au marché, que la sorcière me punira et que je n’ai rien mangé depuis ce matin.

– Mais n’as-tu pas encore ta chatte mignonne à offrir aux bourgeois ? demanda la fée, inquiète.

– Hélas non, bonne marraine, car je l’ai donnée au garde champêtre qui sut si bien la faire ronronner et baver d’aise.

– Petite étourdie, gronda gentiment la fée, je ferai en sorte que tu apprendras bientôt la vraie nature des chattes. Mais en attendant, laisse-moi t’offrir mon abricot, celui que je garde précieusement dans les plis de ma robe. Il est magique car il rassasie tout ceux et celles qui le goûtent même si personne n’arrive jamais à le manger.

– Oh ! Bonne marraine ! Montrez-moi votre abricot, que je puisse le savourer. J’ai si faim !

La fée Carambouille, qui n’était pas peu fière de son abricot, releva sa robe de soie et le présenta à sa filleule. Blandine le contempla avant de le porter à sa bouche. Il était dodu, fendu et très juteux. Son parfum était si vif qu’il embaumait la clairière. Blandine le lécha avec avidité pour en boire tout le nectar, le pressa contre ses lèvres pour en déguster la chair rosée dans toute son épaisseur. Quant à la fée Carambouille, elle ressentit un vif plaisir de voir sa filleule rendre hommage à son abricot fendu avec autant d’enthousiasme.

– Bonne marraine, comme votre fruit est délicieux ! J’en suis rassasiée et pourtant, il a l’air à peine entamé. Peut-être un peu plus ouvert, mais à peine... s’étonna Blandine.

– C’est le don particulier de mon abricot, répondit la fée en soupirant d’aise. Maintenant, réglons ton problème de chatte

et de sorcière. Suis le sentier que voilà. Il te conduira à la tente du preux chevalier. Avant de te présenter à lui, défais les deux premiers boutons de ton corsage. Il t'accueillera alors avec grands égards et te proposera une solution à tous tes malheurs.

À ces mots, la fée Carambouille disparut dans la même nuée d'étoiles scintillantes qui lui avait servi précédemment à apparaître. Après son départ, Blandine décida qu'il serait sage de suivre ses conseils et emprunta le petit sentier après avoir déboutonné son corsage.

Après quelques minutes de marche, elle aperçut une tente vermeille décorée de galons et d'oriflammes. Était attaché non loin un magnifique destrier à la robe blanche tachetée de roux. Et devant la tente, un jeune homme magnifique, aux cheveux noirs et soyeux, s'affairait à polir une armure. À l'approche de Blandine, il leva les yeux sur elle et arbora immédiatement un large sourire.

– Bien le bonjour, jouvencelle. Je suis le chevalier Lancelot du Dard, de la cour du roi Gonzalve. Que fait une si charmante damoiselle en un endroit aussi reculé de la forêt ?

Blandine, charmée par ces paroles galantes, raconta toute son histoire au chevalier du Dard, qui après l'avoir attentivement écoutée lui parla en ces termes :

– Ma bonne et candide Blandine, je crois savoir comment vous sortir de cette fâcheuse situation. Je garde, bien caché dans mon pantalon, un gros gourdin qui me sert à moult reprises à châtier maintes scélératesses. Jamais il ne me fit défaut et je vous l'offre de bonne grâce, si vous le désirez.

– Messire, je le désire ardemment. Qu'attendez-vous pour me le montrer ?

Le chevalier s'exécuta de bonne grâce et Blandine constata de visu qu'il n'avait pas usé de vaines paroles. Son gourdin était effectivement de taille impressionnante ; il était long, veiné et noueux et semblait être l'outil tout désigné pour tenir toute sorcière en respect. Blandine le prit par le manche, l'astiqua un peu pour en juger de sa puissance, puis se mit à le manier, d'abord timidement, puis avec frénésie.

Le chevalier du Dard donna donc avec plaisir son gros gourdin à Blandine et les deux jeunes gens s'amusèrent ainsi jusqu'à la brunante où, épuisés par tous ces épanchements, ils sombrèrent, chacun dans les bras de l'autre, dans le sommeil.

Le lendemain, lorsque Blandine s'éveilla, Lancelot du Dard avait disparu... ainsi que son gros gourdin, ce qui parut fort déloyal pour un preux chevalier. Blandine était triste ; où donc était la solution à tous ses problèmes qui lui avait promis sa fée marraine ? Elle s'était tout simplement fait avoir.

– J'ai donné ma chatte en échange d'un toit et d'un bol de soupe, se dit-elle. On m'a donné un abricot et un gourdin et maintenant je n'ai plus rien. Mes malheurs finiront-ils par prendre fin ?

Elle était sur le point d'éclater en sanglots lorsque qu'elle sentit quelque chose sous la main qu'elle avait posée entre ses cuisses. Elle reconnut immédiatement cette bosse duveteuse sous son jupon : c'était sa chatte. Blandine se dit que le gros gourdin du sieur du Dard était probablement magique et qu'il avait fait en sorte que sa chatte lui revienne par enchantement.

Joyeuse, elle retourna à la hâte dans l'antre de la méchante et chagrine sorcière Cunégonde, à qui elle raconta toute son histoire. Celle-ci ne fut que médiocrement impressionnée par le retour miraculeux de la chatte de Blandine. Mais contre toute attente elle s'abstint de châtier l'étourdie (qui après tout n'était pas revenue avec les pièces d'or tant attendues). C'est que pendant l'absence de sa boniche, Cunégonde rencontra un gredin de la région qui se mit en tête de venir hebdomadairement lui asséner des coups de gourdin, ce qui eut l'effet curieux de cesser de la rendre chagrine et méchante. Elle offrit donc deux semaines d'émoluments ainsi que les avantages sociaux réglementaires à Blandine en lui recommandant fortement de vider les lieux avant le retour prochain de son galant gredin au gourdin.

Moralité :

Chatte est chose fort belle :
Qu'elle soit donnée ou vendue,
Qu'elle soit cédée ou perdue,
Toujours avec soi reste-t-elle.

Autre moralité :

Pour rendre scélératesse moins chagrine
(Même si de l'avouer me donne mal aux seins)
Il faut, plus souvent qu'autrement, un gros gourdin
Parole de conteuse autrement gouine.



UN SOURIRE BLANC DE NEIGE

Prof, Joyeux, Atchoum, Grincheux, Dormeur et Simplet choisirent le pauvre Timide pour lui poser la question, sachant qu'il n'oserait refuser.

– Heu... Bbbblanche Nnnneige ? PouPouPouPourquoi souris-tu toutoutoutoujours comme ça ?

– Parce que je suis heureuse, mon bon Timide. J'habite avec sept gentils petits hommes qui chassent, fendent le bois, font le ménage, la popote et la lessive pour moi, répondit-elle avec le plus charmant de ses sourires.

– Ah... dit-il tout simplement, ne sachant pas quoi ajouter, tout en regardant furtivement en direction de la porte du placard où les autres s'étaient planqués pour ne pas en manquer une miette.

– Je suis jeune, je suis belle et je suis très très très heureuse. C'est tout.

C'est à ce moment que sa longue robe blanche se souleva. La surprise fut telle que Timide bondit et tomba sur son arrière-train. Un huitième nain le regardait, hilare.

- Mais quiquiqui êtes vvvvvvous ? bégaya Timide.
- Je suis Lécheur, répondit l'étranger.



DANS LA QUEUE DE L'ÉTAT CIVIL

Au bureau de l'état civil, il était tout juste devant moi et nous attendions que le greffier daigne revenir de sa pause-café.

- Vous m'avez l'air bien excité monsieur.
- Et pour cause : je vais savoir demain si c'est une fille ou un garçon !
- Ah ! Toutes mes félicitations ! Vous ne vouliez donc pas être surpris ?
- Fiez-vous sur moi, ce sera toute une surprise. Sacha et moi, nous avons décidé d'attendre à notre nuit de noces.
- Attendre à votre nuit de noces pour savoir le sexe de votre bébé ?
- Non. Pour savoir le sexe de Sacha. C'est l'amour de ma vie...
- Parce que vous ne le savez pas ? Même si vous allez la... le... marier ?
- Bien sûr, me dit il avec un regard vaguement méprisant. Qu'est-ce que ça a à voir avec l'amour ?



INSOMNIE

Depuis l'accident, je souffre cruellement d'insomnie.

J'erre dans les couloirs, la nuit. N'est-ce pas d'ailleurs toujours la nuit ? Mon ancienne vie, faite de matins et de soleil, me semble si...irréelle. Pourtant, il me reste un peu de ce corps que j'ai tant chéri, qui m'a tant fait jouir et tant fait souffrir. Parfois, je sens même des muscles s'étirer, à moins que ce ne soit que le souvenir de leur présence qui m'égare.

Lorsqu'il y a un homme dans un des lits de la grande chambre bleue, et que cet homme est assoupi, je m'approche de lui sans faire de bruit pour écouter le murmure de son souffle près de ma joue. Il m'arrive même, lorsque son sommeil me semble suffisamment profond, de faire glisser mon pauvre corps sur le sien. Je bouge alors de haut en bas, je fais jouer ma bouche et mes seins sur son visage, sur ses joues, sur sa poitrine, sur ses hanches, en espérant un toucher, un contact.

Dans le meilleur des cas, sa chair se dresse, son corps répond à la pression insensible de mes caresses faites de vide et d'air immobile. À moins bien sûr qu'il ne s'agisse que de l'effet d'un rêve, un rêve induit par le contact de ce qui me reste de ma peau d'avant, qui était si douce et chaude. Ou même d'un rêve qui n'a rien à voir avec ma présence près de lui, qui se produit parce que de tels rêves se produisent.

Quelle que soit la raison, je me dresse alors en de telles circonstances, j'enroule mes cuisses autour de lui pour le faire entrer dans le néant brumeux de ma personne. Puis je le chevauche, je le chevauche en réprimant ma plainte que je sais pourtant inaudible, longtemps, aussi longtemps que je le peux, en renversant ma tête vers l'arrière, en essayant de me souvenir à quoi ressemblait la résolution, l'abandon.

Parfois, il éjacule. J'ai alors l'impression fugace de ressentir quelque chose.



CE QUE FEMME BIEN NÉE RÉPOND EN DE TELLES CIRCONSTANCES

La jeune femme est assise sur le trottoir, près de cette rue où les gens courent frénétiquement vers l'oubli. Ses mains sont sagement posées sur ses cuisses. Alors que le soleil se fait déclinant, le jeune homme la rejoint et s'assoit près d'elle. « Est-ce que tu m'aimes ? » lui demande-t-il.

« Je vais t'embrasser », lui répond la jeune femme, « et je te laisserai toucher ma peau nue. Je te laisserai poser ta main sous ma robe, près de ma culotte. Tu pourras embrasser mon cou, dégrafer mon corsage et sentir de ta langue les pointes durcies de mes seins. Si tu es patient, je finirai bien par prendre la chair palpitante de ton membre entre mes lèvres et je te laisserai dans ma bouche répandre ton plaisir. Et si tel est ton désir, tu pourras écraser ta bouche et ton nez contre la conque noire et odorante de mon sexe, pour en goûter les sucs astringents. »

« Et si ce n'est pas assez », poursuit-elle en laissant choir sa tête contre l'épaule du jeune homme, « je sourirai lorsque tu sera là. Je garderai ton image en médaillon contre ma poitrine, je te tiendrai la main lorsque nous marcherons dans les ruelles sombres de la ville et, lorsque nous serons assis l'un près de l'autre, j'appuierai ma cuisse contre la tienne. Tout cela, je le ferai par intérêt, ou par gentillesse, ou par pitié, ou par plaisir, ou par désœuvrement, ou parce que la nuit est si longue lorsque le sang inonde les coins secrets de mon être. »

« Mais », ajouta-t-elle, « si je t'aime, ou si tout ceci pourrait m'amener à t'aimer, je ne peux te le dire. Et même si je le savais, je ne te le dirais pas. »



DUPLICATE

Je tapotai pensivement mes lèvres du bout de l'index, puis plaçai soigneusement mes lettres après le mot « fou ».

– Tadam ! Lettre compte double... mot compte triple... quarante-deux points... plus cinquante parce que je vide mon chevalet... quatre-vingt douze ! Lalalèreu !

– « Foutentrer » n'est pas acceptable, me dit-il sans sourire.

– Bien sûr que ça l'est. C'est un mot tout ce qu'il y a de plus banal et usuel.

– Et madame peut daigner m'en donner la définition ?

– Tout le monde sait que ça veut dire « remplir avec force ». C'est un verbe du premier groupe qui se conjugue tout simplement comme « aimer » ou « entrer ».

– Pfff. Et tu t'attends vraiment à ce que je gobe ça sans mot dire ?

– Serait-ce un défi ?

– Évidemment.

– J'ai laissé mon dico chez moi... lui dis-je en souriant malicieusement.

D'un geste vif, il fit voler les pièces du jeu dans tous les sens en envoyant valser le plateau de carton jusqu'au fond de la pièce, puis me foutentra vigoureusement sur la table.



VISITE À DOMICILE

Désolée de vous déranger, mais puis-je parler à la maîtresse de la maison ? Est-elle prise en ce moment ? Est-elle sous la douche ?

Si c'est le cas, puis-je grimper les escaliers sur-le-champ, sans bien sûr déranger la maisonnée, pour me rendre à la salle de bains et, toute nue, la rejoindre sous la douche dans l'eau chaude et près de son corps lourd et brûlant même si je me doute bien qu'elle risque sur le coup d'être effrayée, et lui parler pour la rassurer, lui dire qu'elle n'est pas grosse du tout, que ses seins sont toujours magnifiquement ronds et succulents, que son cou est fin et élégant, et lui dire en l'embrassant que la vie est toujours grande ouverte devant elle, pour que je puisse glisser ma main entre ses cuisses savonneuses et l'emmenner au paradis en lui chuchotant à l'oreille ces mots secrets qu'elle aurait pu entendre ce fameux jour de juillet, il y a si longtemps, avant le mariage, les enfants et les pattes d'oies au coins du visage, jusqu'à ce que sur le plancher de la douche, submergées de bonheur, en larmes et tremblantes, nous nous aimions désespérément ?



BIENVENUE CHER COLLÈGUE

– Anne... tu as un moment ? me demanda-t-il sans oser franchir le pas de la porte de mon bureau.

– Bien sûr François, entre. Alors, quoi de neuf ?

Il était agité, nerveux. Je fermai la porte, inquiète.

– Est-ce que ça va ? lui demandai-je.

– Nous sommes amis, n'est-ce pas ? dit-il en s'assoyant, les yeux rivés au sol.

– Oui, bien sûr... répondis-je sur un ton qui se voulait rassurant.

Avec raison, puisque nous le sommes. Lorsqu'il se présenta, un peu perdu, à la réunion des profs de la rentrée, ce regard maintenant fuyant m'avait irrémédiablement séduite. Depuis, nous flirtons un peu sur un mode badin, ce qui ma foi est loin d'être désagréable.

– C'est que... certains collègues... féminins... tu sais, les filles de géo... finit-il par me dire, en bafouillant.

Je réprimai difficilement un sourire, puisque j'étais déjà au parfum de toute l'histoire.

– Elle passent leur temps à... ce que je veux dire, c'est que je les ai vues... à la bibliothèque...

Je reculai contre le dossier de ma chaise en souriant. Je ne pouvais pas les blâmer : il était vraiment mignon comme tout, avec un sourire craquant et des fesses à l'avenant. En plus d'être d'une gentillesse et d'une galanterie trop chou.

– Je veux dire, c'est gentil de leur part... mais ma copine est jalouse et... je ne veux faire de mal à personne... je veux seulement... dit-il avant de se taire, visiblement troublé.

Inutile d'en dire plus, je savais déjà ce qu'elles mijotaient. Ces trois-là jouaient à celle qui arriverait à prendre ce pauvre François dans ses filets. La rumeur parlait de talons aiguille en expansion et de jupes rétrécissant à vue d'œil. On parlait aussi de disparition de soutiens-gorge et de petites culottes.

François releva finalement la tête, les yeux remplis de désespoir.

– Voici ce que je vais faire. Je vais avoir une petite discussion de filles avec elles et je verrai ce que ça donnera, lui offris-je.

Son visage s'illumina de gratitude.

– Tu le ferais pour moi ? Merci Anne ! Tu sais, ce n'est pas que n'apprécie pas le spectacle vois-tu... me dit-il, d'un air coquin.

– Allez, retourne en classe, espèce de tombeur ! lui dis-je en lui lançant une boule de papier froissé.



– Anne... tu as un moment ? me demanda François sans oser franchir le pas de la porte de mon bureau.

– Bien sûr François, entre. Alors, quoi de neuf ?

Il était agité, nerveux. Encore.

– Euh... As-tu eu la chance de parler aux filles de géo ? me demanda-t-il en s'asseyant près de moi.

– Oui, il y a quelques jours. Pourquoi ?

– Ben... C'est qu'elles... me montrent encore des... choses. Je me disais qu'elle finiraient bien par arrêter après leur petite discussion avec toi... me dit-il sur un ton perplexe.

Je le fixai avec un large sourire.

– Sois rassuré, nous avons longuement parlé de leur comportement. Elles ont compris. Tu vois, elles te montraient « des choses » pour avoir ton attention. Autrement dit, elles le faisaient pour toi. Ce qui est arrivé, c'est qu'elles ont pris du plaisir à le faire. Ce que tu vois maintenant, ce n'est plus pour toi, mais pour elles.

Il resta coi, interdit, pendant une longue minute. Visiblement, son cerveau travaillait très fort pour assimiler cette dernière phrase.

– Ah... d'accord. Merci.

Il se releva lentement et fit quelques pas vers la sortie.

– Ben dis donc... murmura-t-il en ouvrant la porte.

Il s'arrêta, se retourna et tout sourire me dit :

– Ben dis donc...

Il tourna les talons et quitta le bureau.



COMMENT LES GRAND-MÈRES SE PAIRENT

« Grand-maman noire, comment as-tu rencontré grand-maman verte ? » demanda la fillette en se glissant sous la couette.

« Nous nous sommes rencontrées le jour de la rentrée de notre cinquième année. Nous avons toutes deux le même nom, la même date d'anniversaire, les mêmes tresses et le même uniforme.

« Nous avons aussi des cordes à danser identiques. Lorsque vint la récré, j'accusai grand-maman verte d'être voleuse, puisqu'il n'y en avait qu'une seule sur la tablette du casier que nous partagions. S'ensuivit une dispute terrible, dramatique, comme seules les petites filles de dix ans peuvent connaître. Debout l'une devant l'autre, criant des injures, nos nez se touchant presque, je fixai son regard vert intense et furieux.

« Lorsque notre dispute eut dégénéré en tresses tirées, coups de griffes au visage et morsures aux bras, Mademoiselle De Vieillepeau, notre maîtresse, s'interposa. Elle nous traîna par les oreilles jusqu'au bureau de Madame Laterreur, le préfet de discipline. Après avoir pris connaissance des faits, elle énonça la sentence. Pour moi : huit coups de martinet plus deux autres pour avoir commencé. Pour elle : sept coups de martinet plus trois autres pour avoir continué.

« Grand-maman verte fut la première déculottée. Couchée sur le ventre sur le bureau de Madame Laterreur, elle pleura et cria comme un veau qu'on égorge en recevant sa correction. Puis ce fut à mon tour de me faire fustiger. »

« Tu braila autant que moi ! » ajouta grand-maman verte.

« Évidemment ! » poursuivit grand-maman noire. « Après avoir fait mine d'écouter la fin du sermon de Madame Laterreur, nous reculottâmes nos postérieurs rougis et mouchèrent nos nez morveux. Lorsque nous pûmes enfin sortir, nous nous entendîmes pour dire aux autres filles que ni l'une ni l'autre n'a pleuré sous la torture. Pour s'assurer que personne ne vende la mèche, nous devions nous surveiller l'une l'autre. Inséparables, nous finîmes par devenir amies. Plus tard, nous nous sommes mariées et nous avons adopté ton père et ta tante. »

« Voilà, ma puce, comment les grand-mères se paient et ne se quittent plus » conclut grand-maman verte. « Maintenant, ferme tes yeux et fais dodo. Demain est un grand jour puisque tu commences ta cinquième année. »

En se levant, les deux grand-mères échangèrent un regard noir, vert et amoureux.



LA VÉRITÉ ÉCLATE AU GRAND JOUR

Je m'appelle Mademoiselle Annie Laberge et je suis professeur d'histoire et je ne souris jamais et je ne sais faire que des remarques sarcastiques en classe et surtout sur les copies d'examen mais personne ou presque ne sait que je mène une double vie sous le pseudonyme d'Anne Archet et que j'écris des textes cochons que je publie sur le web en espérant que mes étudiants finissent par les lire parce que je rêve de coucher avec eux et d'organiser des partouzes dans mon bureau pendant mes heures de dispo d'ailleurs j'ai déjà baisé avec certains d'entre eux et aussi avec des étudiantes sans parler des autres profs du département et du directeur des études mais ce n'est pas tout je suis aussi danseuse nue dans un club crasseux non pas parce que j'ai besoin d'argent mais seulement parce que ça m'excite d'ailleurs j'adore porter mon string à paillettes pour que les clients du bar puissent admirer mes deux petites fesses quand je les frotte contre le poteau de métal de la piste de danse avant de m'accroupir sur scène pour montrer ma chatte à cinq

centimètres du visage des motards qui fréquentent le club et qui me crient de venir sucer leur queue ce que je fais parfois parce qu'ils me rendent folle surtout lorsque je m'installe à quatre pattes et qu'ils glissent des billets de dix dollars dans mon string et que je frétille du cul pour les encourager je ne peux alors m'empêcher de demander à ma copine danseuse de venir m'embrasser en faisant en sorte de bien montrer nos langues pour qu'ils puissent bien voir à quel point je suis une salope et après pendant qu'elle fait glisser sa langue sur mon trou de cul j'invite tous les clients à monter sur scène pour qu'ils se branlent et qu'ils pissent leur foutre dans ma bouche sur mon visage et même dans mes cheveux et quand ils ont fini je ne prends même pas la peine de me laver je ne fais que m'essuyer et je remets ma jupe et mon tailleur pour retourner au collège en espérant que les étudiants puissent deviner mon odeur de salope pendant que je me branle en classe sous mon bureau et que je me tou-

Sur la page suivante, son essai sur la crise d'octobre 1970 reprenait exactement où il s'était arrêté au recto. Je pris mon stylo rouge et annotai :

« Vos convictions écologistes vous honorent mais je vous conseille de lire ce qui se trouve au verso des feuilles que vous réutilisez pour imprimer vos dissertations. »

Je lui donnai la note de passage, pour l'effort.



ALPINISME

Comme il était doux, l'âge béni des bains de soleils insouciantes !

J'avais dix-neuf ans. Étendue toute nue dans la lumière grandiose de juillet, je me vautrais sans me laisser dans les bras ardents du soleil dont la caresse contrastait si bien avec la fraîcheur de l'herbe tendre sous mon dos.

J'étais sur le point de m'assoupir quand je sentis un léger chatouillis sur ma vulve. En me rassoyant, j'en découvris la cause : contre les plis et les creux de mon intimité se trouvait une mignonne bête à bon dieu, un grenat rond orné de trois taches noires.

Elle grimpa mes crêtes, dévala mes vallons, entreprit l'ascension de mon clitoris pour ensuite sauter de la cime d'un poil à l'autre. Arrivée au sommet du mont de vénus, elle s'offrit une pause, comme pour contempler le chemin parcouru.

J'étais quant à moi heureuse d'avoir pu lui fournir un paysage alpin si pittoresque.



CONTACT

J'attribuai plus tard ma surprenante perspicacité au fait que lorsque qu'il reçut l'appel, j'étais nue, à quatre pattes sur son lit, la figure enfouie dans un oreiller, le cul bien relevé avec sa jolie pine de radioastronome glissant dans mon con. Lorsque le téléphone sonna, il s'étira et maugréant pour attraper le combiné, puis s'enfonça profondément en moi en grognant le « allo » de circonstance.

Vous comprendrez que dans une telle position je n'ai porté qu'une oreille distraite à la conversation qui s'en suivit, toute occupée que j'étais à suivre la progression de sa sonde explorant les zones inconnues de mon petit univers. Je sentis toutefois un enthousiasme, une énergie inhabituelle venant de sa part. Ainsi, lorsque plus tard il me retourna sur le dos et allongea son corps poisseux contre le mien, pressant mes seins et me regardant avec des flammes dans les yeux, je ne fus pas surprise outre mesure de l'entendre dire :

– Des extraterrestres ! Des putains d'extraterrestres ! Qui parlent à ma soucoupe par dessus le marché !

Malheureusement, la suite le fit rapidement débander, le signal transmis s'avérant plus difficile à comprendre que prévu. On n'y retrouvait aucun indice explicite quant au sens, la taille, ou le format de l'image et il fallut près d'un mois à ces messieurs du CNRC pour comprendre qu'il s'agissait d'images tridimensionnelles. Mon amant de l'espace en imprima une cinquantaine de sections transversales qu'il épingla épinglées sur le mur au-dessus de son bureau. Je pouvais les contempler de son lit lorsque sur le dos j'écartais les cuisses pour le laisser butiner mon bourgeon de sa langue.

Les formes transmises dans le message n'étaient certainement pas un alphabet, ni une quelconque leçon de mathématique et encore moins une carte routière d'une galaxie ou d'un système solaire. Elles étaient oblongues, étrangement arrondies, d'apparence organique, indéniablement extraterrestres. Quelques experts commençaient même timidement à suggérer que ce n'était peut-être pas un message de nature diplomatique, du genre « Nous vous saluons, créatures de la Terre », mais plutôt quelque chose capté par hasard, qui ne nous était pas destiné.

Ce n'est qu'après que mon radioastronome m'ait lapé copieusement, après qu'il ait fait la tournée de mes orifices les plus accueillants que je finis par comprendre. Ce soir-là, je contemplais depuis quelques minutes par dessus son épaule les formes sur le mur, enlacées, interpénétrées. Juste au moment où j'allais jouir, j'eus l'illumination, que je m'empressai de partager avec lui après qu'il se soit affalé de son côté du matelas.

– Ton message, ça ne peut être que de la pornographie.



TOUTES LES FILLES AIMENT SE FAIRE SAUTER EN ÉTÉ

C'était l'été le plus brûlant de mémoire d'enfant et la mode était à la corde à danser. Toutes les filles le faisaient. Évidemment, c'était un jeu pratiqué surtout par les plus petites, mais même les plus grandes se laissaient tenter – qu'elles aient treize, quatorze et même quinze ans. On pouvait entendre leurs comptines à danser dans toutes les rues du quartier.

*« Un, deux, trois, voici le A
Mon fiancé s'appelle André
Je reviens d'Angleterre
Et j'aime manger des ANANAS ! »*

La mode était aussi à la baise. À quoi d'autre pourrait se consacrer une jeunesse oisive prisonnière de la banlieue ? Après tout, personne ne peut sauter à la corde sans arrêt ! Évidemment, c'était un jeu pratiqué surtout par les plus grandes, mais bien des années plus tard, je ne serais pas surprise d'apprendre que certaines plus petites s'y seraient laissées tenter.

Je me souviens de Chantal Laporte, une grande de dix-huit ans qui m'avait plaquée contre le mur arrière de sa maison. Les briques étaient si chaudes que je devais pencher ma tête vers l'avant pour ne pas brûler ma nuque. Ses mains glissées sous ma jupe, elle caressa doucement mes cuisses au son des sauteuses à la corde :

*« Un, deux trois, voici le B
Mon fiancé s'appelle Benoît
Je reviens de Bulgarie
Et j'aime manger des BANANES ! »*

J'écartai complaisamment mes cuisses, sachant que c'est ce qu'elle attendait de moi. Accroupie sur l'asphalte brûlant, Chantal lapa mon sexe de sa langue ardente, au rythme des cordes et des espadrilles frappant le trottoir. Je ressentis un vague frisson, en fait bien peu de choses si ce n'est un immense sentiment de triomphe. Et le désir de recommencer, encore, pour toujours.

Après avoir badigeonné généreusement le visage de mon amante, je rajustai ma jupe et rejoignis ma copine Nadine qui sur le trottoir d'en face faisait tournoyer la corde à danser. Elle se doutait bien de ce qui venait de se passer et pour confirmer ses soupçons, j'entrai dans la danse et sautai, sautai en la regardant droit dans les yeux et en récitant :

*« Un, deux, trois, voici le C
Ma fiancée s'appelle Chantal
Je reviens de chez elle
Et j'aime me faire manger la CHATTE ! »*



TEMPÉRANCE

« Si j'arrive à trouver ma culotte dans ce fouillis, je jure sur la tête de ma mère que j'arrête de boire », se dit la prof d'histoire en vacances en regrettant d'avoir arrosé avec tant d'enthousiasme la correction de sa dernière copie d'élève. Elle aurait juré l'avoir lancée dans le coin de la chambre, sur le pouf. Merde ! Où pouvait-elle bien être ? Elle regarda sous le lit. Des boules de poussière, un bas blanc sale, un paquet de cigarettes vide et deux enveloppes de préservatif. Pas de trace de sa culotte – seulement un caleçon avec une trace.

En se levant, une vague de vertige nauséux lui fit mettre la main sur le front. Mais pourquoi avait-elle tant bu, sachant que c'est si nocif pour la santé et surtout si dangereux pour sa ligne ? Elle fit rapidement l'inventaire de ses excès :

« Trois martinis (475 calories, un gramme de glucides), plus quatre verres de vin blanc (410 calories, 5 grammes de glucides), plus trois vodka-orange (425 calories, 75 grammes de glucides)... ce qui fait 1300 calories directement dans la culotte de cheval. En voilà une belle façon d'inaugurer la saison du bikini... », pensa-t-elle, dépitée.

Ses oreilles bourdonnaient, sa langue était pâteuse et sa tête semblait sur le point d'éclater. Dans une telle situation, il n'y a qu'une seule chose à faire : se réhydrater pour limiter les dégâts. Elle se pencha donc au dessus du lit, leva précautionneusement le drap et contempla l'érection matinale de sa conquête de la veille. Elle tira la langue et lécha délicatement le bout du gland, puis le prit entre ses lèvres. Ses poils pubiens avaient une drôle d'odeur, un mélange d'eau de mer, de sueur et cendrier plein. Une drôle d'odeur qui l'aurait fait rire si sa bouche n'avait pas été aussi occupée.

L'homme sur le lit geignit et recroquevilla ses orteils sous l'effet de la caresse. Elle employa sa méthode habituelle, gardant un rythme vigoureux, suçant en relevant la tête et relâchant la succion en la redescendant, une main à la base de son sexe et l'autre faisait des vrilles pour taquiner les couilles. Les hanches de son amant de passage tanguaient, suivant à contrepoint le rythme qu'elle imposait et variait à sa guise.

La fellation fut brève – elle l'est toujours lorsque ces messieurs sont surpris de bon matin, pris entre le marchand de sable et l'aurore. Lorsqu'il emplit sa bouche par jets saccadés, elle laissa couler la liqueur séminale dans sa gorge, puis se laissa glisser en bas du lit, tombant les fesses nues sur le plancher de bois.

« Cinq millilitres de sperme : six calories et cent milligrammes de glucides. C'est décidé : j'arrête de boire », se dit-elle en étouffant un rot.



COCKSICLE

Que fait-on en ville sans climatiseur lorsqu'il fait quarante à l'ombre ?

Les copulations étouffantes de cet après-midi de canicule précoce imprégnaient encore la chambre de leurs exhalaisons musquées. Seule et nue dans mon lit collant de désordre, je me laissai aller à de molles caresses qui eurent tôt fait de me procurer un orgasme paresseux.

C'est alors que la porte s'ouvrit. Simone portait sur son plateau un pénis de glace orange de taille plus que respectable fiché sur un bâtonnet. « Voilà de quoi te rafraîchir ! » me dit-elle en souriant.

Comment aurais-je pu rester de glace ?



L'IMPÉRATRICE DOUAIRIÈRE DE CHINE

Assise nue sur le siège des toilettes, j'applique une couche de vernis grenat sur mes ongles d'orteils en contemplant amoureusement mes deux amants sous la douche.

Le premier, le plus pâle, le plus mince et le plus rêveur, semble avoir de la difficulté à rester debout. Il est adossé contre le mur carrelé. Le second, le plus basané, le plus musclé et le plus crâneur, le tient fermement par le sexe. Il a glissé ses doigts pour former un anneau serré et savonneux qui rend son gland écarlate.

– Voyons si je peux faire un grand garçon de toi, lui dit-il en accélérant le mouvement.

Mon gentil amant romantique ferme les yeux et geint doucement. Mon insupportable amant érotomane l'écrase alors contre le mur, pour placer son pieu érigé tout près du sien. Il ouvre ensuite sa main pour empoigner ensemble les deux virilités, les frottant doucement, de haut en bas.

– Je n'arrive pas à trancher, commente mon vigoureux et ténébreux amant. D'après toi, laquelle est la plus grosse ?

Mon fragile et sensible amant, le rouge au front, se contente pour toute réponse de l'embrasser dans le cou en soupirant.

– J'ai intérêt à me décider au plus vite, n'est-ce pas ? ajoute mon puissant et viril amant en tâtant les fesses de mon tendre et doux amant de sa main libre.

C'est le printemps, le loyer est payé et ma pédicure est parfaite. Je me sens comme l'impératrice douairière de Chine – les eunuques en moins naturellement.



FRANTIC

À bas les complexes ! Obtenez enfin le corps dont vous rêvez ! Perdez du poids, augmentez votre tonus musculaire et améliorez votre capacité cardio-vasculaire grâce à la méthode Anne Archet. Première séance gratuite. Des centaines de clients satisfaits !

Ce spam polluait la boîte de François depuis des jours. Il allait l'effacer à nouveau lorsqu'il se regarda dans le miroir. Au fond, qu'avait-il à perdre, si ce n'est que les kilos en trop qu'il maudissait depuis toujours ?

Il prit rendez-vous au gym, où Anne Archet s'occupa personnellement de son cas.

– Il n'y a pas trente-six solutions, lui dit-elle après l'avoir examiné sous toutes ses coutures.

Elle se leva, retira son justaucorps, son soutien-gorge, ses collants et sa culotte, ne gardant que ses souliers et ses jambières.

– Voici votre programme d'entraînement personnalisé. Si vous m'attrapez, vous faites de moi tout ce que vous voulez.

Elle détala alors hors du bureau, prenant ainsi une avance difficilement surmontable. Après une vingtaine de minutes de course à obstacles à travers les couloirs, les escaliers et les salles d'entraînement, François finit par rattraper Anne, qui avait eu le loisir, en l'attendant dans le vestiaire des femmes, d'attacher à sa ceinture un godemiché mauve de taille menaçante.

– L'échauffement est terminé, lui dit-elle avec un sourire angélique. Maintenant, si je vous attrape, *je* fais de *vous* tout ce que je veux.

Au crépuscule, il courrait toujours, en meilleure forme que jamais.



LE MARTYRE DE SAINTE CATHERINE D'ALEXANDRIE

L'empereur Maximien, séduit par la beauté et les hautes qualités morales de Catherine d'Alexandrie, s'agenouilla un jour devant elle pour lui demander sa main. Après avoir essuyé un refus plein de mépris, il entra dans une fureur telle qu'il ordonna à ses bourreaux de la flageller et de disloquer ses membres. Mais au moment de la soumettre au supplice, les roues où elle avait été liée furent frappées d'un éclair aveuglant et volèrent en éclats, tuant la plupart de ses tortionnaires.

Pendant que le mien liait mes poignets à la tête du lit et caressait de ses mains calleuses les sinuosités les plus intimes de mon corps dénudé, je me demandai si j'allais jouir d'une telle intervention divine. Fébrile, tremblante, j'étais Sainte Anne Archet de Montréal, soumise au supplice de la roue, ne sachant pas ce qui allait ou n'allait pas ce produire.

L'illumination vint lorsque la première goutte de cire brûlante tomba, un peu au dessus de mon ventre, presque

entre mes seins, et que je sentis ma peau toute entière s'embraser dans une flamme intense, extatique et miraculeuse.



CORRECTIONS

- Allo ?
- Salut, c'est Anne. J'ai besoin d'une correction. Viens chez moi et punis-moi.
- Quoi ?
- J'ai passé la journée à corriger. Je deviens folle. Je vais tout envoyer valser ! Je vais tous leur donner un E ! Non, attends, je vais plutôt leur donner un F et je vais cracher sur toutes les copies !
- Ha ! Je t'avais bien dit que tu perdais ton temps en agitant des pancartes avec tes élèves. Quand vas-tu apprendre que jouer les contestataires n'est plus de ton âge ?
- Tu as raison ! Je craque. Je grimpe dans les rideaux. Je suis une mauvaise fille ; viens me donner la fessée que je mérite.
- Pfff... Demande à ta copine de le faire.
- Elle travaille à l'hosto toute la nuit.
- Je ne frappe pas les femmes.
- Je ne te demande pas de me battre. Je veux être corrigée, c'est tout.
- Pas question. D'ailleurs, je te ferai remarquer que je suis ton représentant syndical, pas Monsieur - mieux - que - rien - quand - Simone - est - trop - occupée - pour - venir - jouer - à - la - maison.

- Allez, sois solidaire d'une camarade. Viens me corriger.
- J'ai suffisamment de copies sur ma table de travail, merci.
- Dis... tu veux me voir avec mes socquettes blanches... seulement avec mes socquettes blanches ?
- Euh...
- Comme celles que je portais, le matin, à l'apart... avec mon vieux t-shirt et ma culotte de coton... tu te souviens, n'est-ce pas ?
- Je prends mon stylo rouge et j'arrive.



TONGUE TWISTER

- Après avoir constaté à quel point je suis douée pour les langues, Miss Wilson, ma voisine d'en face, a eu la gentillesse de me proposer un cours d'anglais oral pour la somme symbolique de cinquante sous par leçon, qui plus souvent qu'autrement se payent par cinquante coups par le con.
- Miss Wilson, qu'entendez-vous par « the passive voice » ?
 - It's simple, Anne. If I say that I was fucked, that's passive voice.
 - Je vois. Et vous, vous aimez bien... to get fucked ?
 - Of course. But that's not the point of this lesson. If I say that you fucked me, that's what we call in English the « active voice ».
 - Je ne vois pas très bien la différence, Miss Wilson. Après tout... you get fucked either way.
 - It's a matter of point of view, my dear.
 - Ce qui signifie ?

– From my point of view, I got fucked. From your point of view, you fucked me.

– Ah ! C'est tellement plus simple quand c'est vous qui l'enseignez. So... what's next ?

– Take off your panties ; we'll practice both voices.



LA CHOSE LA PLUS PRÉCIEUSE AU MONDE

Elle possède la chose la plus précieuse au monde. Je le sais : elle la garde en ce moment même dans la poche gauche de son jeans.

Je ne suis pas jalouse. Si quelqu'un mérite de l'avoir, c'est bien elle. Mais j'aimerais tant qu'elle en prenne soin. Ça me tue de la voir la montrer négligemment à ses amis ou de la tâter avec désinvolture lorsqu'elle attend l'autobus ou qu'elle parle au téléphone. Un jour, elle l'a presque oubliée sur une table, sur la terrasse d'un café. Un quidam assis à la table voisine l'a vue, l'a ramassée et lui a remis. « Oh. Merci beaucoup. » lui a-t-elle tout simplement dit en la reprenant. Comment a-t-elle pu le laisser y toucher ?

Mais il y a pire.

Hier, à la soirée chez Jovette, je l'ai vue, saoule sans aucun doute, hilare et éméchée, dansant pieds nus parmi les fêtards. Lorsque la musique s'est tue, elle l'a extirpée de sa poche et s'est mise à l'émietter ! C'était affreux. Elle en a donné un morceau à l'ahuri à casquette qui l'accompagnait. Elle en a donné un autre à un inconnu qui dansait à côté d'elle, un inconnu mal rasé, suant et puant, qui sait, un illettré, un pervers, un assassin ! Pourtant, elle lui en a donné un morceau, comme si c'était un vulgaire bout de pain. Puis elle en a arraché un autre qu'elle glissa entre ses lèvres et fit tourner malicieusement avec sa langue. J'ai cru que mon cœur allait défaillir.

Plus tard, je me suis assise avec elle.

– Ne devrais-tu pas faire un peu plus attention ? sermonnai-je. Tu sais pourtant que c'est la chose la plus précieuse au monde.

Elle me regarda avec ses yeux rougis et hocha de la tête d'un air agacé.

– Qu'est-ce que tu peux être barbante ! me dit-elle avant de m'embrasser sur la joue.



RECTITUDE POLITIQUE

Cher collègue,

Je suis dans l'obligation de vous informer que je n'ai jamais eu à votre égard la moindre pensée déplacée. Je veux que vous sachiez que je n'ai jamais envisagé de m'accoupler avec vous, que je n'ai jamais eu le moindre béguin ni aucune envie irraisonnée de vous épouser et que l'idée de vous offrir des fleurs ou de glisser dans le tiroir du haut de votre classeur ma culotte ornée de mon prénom et de mon numéro de téléphone ne m'a jamais traversé l'esprit.

Je vous assure que je n'ai jamais souhaité vous embrasser ou caresser vos charmantes mèches noires – je dis charmantes pour être polie et non pour exprimer la moindre attirance envers vous. Parce que vous savez aussi bien que moi que mon éthique professionnelle m'empêche de vous imaginer sans votre chemise. Vous êtes un collègue et aucun collègue au torse glabre ne hante mes fantasmes.

Vous devez donc être conscient qu'il ne m'arrive jamais de me demander quelle taille a votre verge et encore moins d'essayer de deviner si vous êtes circoncis ou non. Il est clair que cela ne me regarde pas. C'est d'ailleurs pour cette raison que je n'ai jamais contemplé votre derrière lorsque vous

marchez devant moi. Et que je n'ai jamais eu envie de vous voir gambader dans l'herbe folle avec pour seul vêtement une paire de chaussettes blanches. Qui donc aurait des envies aussi ridicules ?

Je vous prie donc de croire que je n'ai jamais eu envie de me jeter dans vos bras, que je n'ai jamais espéré votre bite dans ma chatte ou sur mes lèvres, ni votre langue sur mon clito. Ce n'est pas parce que j'aime ficeler et bâillonner les hommes que je rêve de vous voir à ma merci. Ce n'est pas parce que j'aime lécher de la crème glacée sur le cul de mes amants que je rêve de vous enduire de gelato praline-beurre. Ou que je rêve de verser de la cire brûlante sur votre gland pour pouvoir l'apaiser de ma salive.

Je ne pense pas à vous lorsque je me caresse, le soir, seule dans mon lit. Je ne pense pas à vous lorsque je jouis. En fait, je ne pense jamais à vous hors des heures de travail réglementaires définies par notre convention collective.

En espérant que tous les malentendus seront ainsi dissipés, je vous prie de croire, cher collègue, en l'expression de mes sincères salutations.

Anne Archet



SUR LE TOIT DU MONDE

Arrivée au sommet, je grimpai sur le plus gros rocher et restai debout, sur la pointe des pieds, le nez en l'air et les bras étirés vers le ciel.

Je fermai les yeux et laissai le vent caresser mon visage pour essayer, une fois de plus, d'arrêter de penser au sexe.



TU N'AURAS D'AUTRE DIEU QUE MOI

– La preuve que nous sommes damnés : tous les docteurs de l'Église s'entendent pour dire que l'adultère comporte en lui-même tous les péchés capitaux.

Je le regardai retenir son souffle en m'appuyant un peu plus profondément sur son sexe, mes seins baignés par la douce lumière du soir.

– Explique toujours, lui dis-je, même si j'aurais préféré qu'il se taise.

– Ça commence par l'avarice, me répondit-il, les yeux fermés. convoiter la femme du voisin comme un trésor et vouloir la garder pour soi seul.

– Dans le cas qui nous intéresse, la femme de la voisine, lui objectai-je.

– Aux yeux de Dieu, c'est la même chose, voire bien pire. Ensuite, il y a l'envie. La désirer jusqu'à en détester son mari, pour se convaincre qu'il ne la mérite pas.

Je commençai à me bercer, en avant, en arrière, les muscles des cuisses tendus et ses mains sur mes seins.

– Il y a aussi la luxure... c'est au cœur de la chose. Seigneur ! Il n'y a rien de plus luxurieux que l'adultère. Le pécheur n'arrive plus à penser à autre chose que le corps désire, ses mains, son sexe... oh... plus vite... je t'en prie...

J'accélérai la cadence en me mordant les lèvres.

– L'orgueil, dit-il, haletant, en suivant mon rythme de ses hanches. La fierté coupable de commettre l'adultère et de s'en tirer sans châtement, se sentir – oh mon dieu, oui, refais-ça encore ! – se sentir l'homme le plus malin de la création. Et puis... la paresse... qui vient avec la facilité du péché, qui

fait qu'on laisse des indices qui finissent par nous perdre, ce qui mène à la colère... oh ! mon doux Jésus ! mon doux...

Et puis plus rien, il vint, il vit et fut vaincu, les yeux exorbités et les doigts enfoncés dans la chair impure de mes hanches pécheresses.

– Avarice, envie, luxure, orgueil, paresse, colère... ça fait six péchés capitaux. Quel est le dernier ? lui demandai-je en le regardant, peu de temps après, ajuster son col romain.

– La gourmandise, répondit-il, mais je n'ai jamais vraiment compris quelle était sa place dans l'adultère. Je me sauve, mes paroissiens m'attendent.

La prochaine fois, je lui enseigne à bénir une chatte de la langue même s'il faut que je l'attache au lit par le cou avec le cordon de sa soutane.



NO SE SIENTE AQUÍ

Je crois que le moment est maintenant venu de passer aux aveux : dans un moment de faiblesse, j'ai forniqué avec le salive-sofa de Salvador Dalí.

J'étais seule, un après-midi de juillet, dans la salle Mae West du Théâtre-musée de Figueres. Il faisait chaud, j'étais en nage et le cul me démangeait follement. Comment aurais-je pu des ces conditions résister à l'appel de ces lèvres vermeilles, généreuses, lourdes de promesses rafraîchissantes ? Sans tenir compte du *No se siente aquí* de l'écríteau, je relevai ma jupe et retirai ma culotte avant de poser mon popotin sur le meuble paranoïaque-critique.

Le sofa m'attira immédiatement entre ses mâchoires et son cuir baveux embrassa ma chatte et suçota mon clito. Surprise, je pris le parti de me laisser bercer par ces caresses dégoulinantes... jusqu'à ce que soudainement les lèvres se

plissent pour former un anus qui m'aspira jusqu'à la taille, me secoua comme une bouteille d'Orangina pour finir par éjaculer dans mes entrailles une poignée de fourmis et une pièce de monnaie avec sa langue-coussin écarlate.

Je dois vous avouer que j'ai connu de meilleures baisés.



JE SAIS QUE LE TEMPS JOUE CONTRE NOUS

Bien des années plus tard, quand les amours mortes auront voué ton dos, tu iras boire avec ton mari une tisane sur la terrasse du Café de la Camarde, celui qui donne sur le cimetière.

Ce sera d'abord les relents humides et fétides qui te frapperont. À la vue du cadavre claudiquant, ton époux perdra évidemment raison et conscience, mais je sais que toi, tu reconnaîtras autour du cou putréfié la chaîne offerte à ta seule amante.

Tes yeux dans mes cavités orbitaires évidées, tu te souviendras alors de notre amour tellurique pendant que je caresserai tes cheveux blancs de mes doigts osseux et décharnés. Et nous resterons ainsi, enfin réunies, jusqu'à ce que la patronne, mue par la peur de voir fuir sa clientèle, vide sur moi le chargeur du revolver qu'elle garde derrière le comptoir.

Tu reprendras ainsi ton deuil en pleurant, pendant que les serveuses ramasseront à la serpillière les fragments épars de ma carcasse.



VOYEURISME PONTIFICAL

Longtemps Simone fut tourmentée par sa foi. Longtemps son corps fut entravé par les interdits immémoriaux régurgités dans ses encycliques et exhortations apostoliques par Sa Sainteté le pape Jean-Paul.

Si seulement il pouvait la voir en ce moment.

Ma figure est si écrasée dans son con que mon univers se résume à des poils frisés et du sel amer. Je m'enfonce si profondément en elle que le Saint Père croirait que j'entre la tête première dans son corps, dans une parodie de naissance à rebours.

Le visage humecté de ses sucs, je lape et mords amoureuxment. Simone halète et frétille de bonheur – ce qui ne l'empêche pas de me rendre la politesse. Mes cuisses se nouent autour de sa tête alors qu'elle fait vriller sa langue dans mon minou. Le vortex m'aspire et j'implose dans une vague indigo.

Encore étourdie, je rends silencieusement grâce : « Mon amie... mon amante... ma vie... » alors que je sais que le pape, incontinent en son Saint-Siège, brame en retour : « Contre-nature... pécheresse... damnée... ». Mais comment l'écouter lorsque, à bout de souffle sur notre lit, nos jambes poisseuses sont tendrement entrelacées ?

J'ouvre le tiroir de sa table de chevet et en tire un gode violet.

– Simone, le pape a-t-il pris position au sujet des dildos surdimensionnés ?

– Je ne crois pas, mais il y consacrerait probablement ses derniers instants de lucidité me répond-elle.

– Tu veux bien me le mettre et t'enfoncer un peu plus dans l'abysse de la luxure avec moi ?

Pour toute réponse, elle prend le jouet et écarte mes cuisses.

Si seulement il pouvait nous voir en ce moment.



LA DAME AUX PIEUX

J'ai la tête dans le bleu du ciel, les fesses posées sur la plus haute branche du saule. En bas, sur un carré de pelouse entouré d'herbes hautes et folles, une femme nue est allongée sur le dos. Bras en croix et jambes écartées, ses mains et ses pieds sont attachés à des pieux fichés dans le sol. Debout près d'elle deux hommes veillent, le premier sans pantalon et le second complètement nu.

La noirceur et l'épaisseur des poils du pubis de la femme me fascinent. Les érections rougeâtres et démesurées des deux hommes me terrifient.

C'est tout ce que j'arrive à me rappeler. Je suis vraisemblablement descendue de l'arbre pour aller jouer avec les autres enfants. Peut-être suis-je restée pour regarder, mais si c'est le cas je n'ai gardé aucun souvenir de ce qui a pu se passer. J'avais cinq ans, peut-être six. J'habitais à la campagne à cette époque, dans une grande maison pleine de soleil près d'une vieille grange grise et croche. Il y avait beaucoup d'enfants, encore plus de moutons, mais un seul arbre dans un champ qui pour moi semblait couvrir la terre entière.

Ce champ aujourd'hui est devenu banlieue et mon arbre n'est plus qu'un souvenir.

Je n'ai jamais su qui étaient les hommes aux érections.

La femme écartelée et nue dans l'herbe était ma mère. Je devrais dire : est ma mère. Je reviens de la visiter. Elle est toujours aussi belle, peut-être même encore plus avec ses longs cheveux parcourus de mèches grises. En prenant le thé avec elle, l'image de sa toison noire et épaisse me revint à l'esprit. Mais lorsque je lui parlai du grand saule et du plaisir que j'avais à y grimper, elle me dit qu'elle n'en avait aucun souvenir.



PRONOGRAPHE

Baisez-moi. Prenez-moi. Foutez-moi. Si vous saviez à quel point j'ai envie de vous. À quel point j'ai envie de foutre. Je vous veux, ici, tout de suite, sans conditions, sans questions. À vrai dire, non – avec en fait une seule question : comment ?

Si vous êtes un homme, vous voulez probablement savoir à quel point mes seins sont fermes, que mes fesses sont rebondies et que mon ventre est plat. À quel point mes jambes sont interminables et fuselées. Vous voulez sûrement que je vous dise comment ma petite chatte soyeuse se serre en bavant tout le long de votre braque puissant. Et que je vous fasse entendre comment je soupire, comment je crie lorsque je fonds et m'abandonne à la puissance virile de vos coups de boutoir.

Si vous êtes une femme, vous voulez probablement que je vous dise comment mes yeux adorent jour et nuit vos formes obsédantes. Vous voulez probablement savoir à quel point mes bras se meurent de tenir votre corps ne serait-ce qu'un instant, alors qu'ils sont assez forts pour vous soutenir pour l'éternité. Vous voulez sûrement savoir à quel point ma bouche a pris la forme des mots d'amours que je vous susurre à l'oreille, qu'elle n'a de cesse de souffler le chaud et le froid sur vos lèvres, de vous embrasser tendrement, violemment, joyeusement, impétueusement. Vous voulez que je vous parle de mon cul musclé et ferme, de mes cuisses noueuses, assez puissantes pour vous mener à l'extase éternelle.

Si vous êtes un robot d'indexation, vous voulez probablement que je vous laisse suivre récursivement mes liens, jusqu'à ce que je dévoile sensuellement, une à une, mes pages pivot. Vous voulez que je me départisse lentement de mon fichier

d'exclusion, que j'ouvre à vous mes pages cachées, mon web profond, que je frotte contre votre nez mon courriel et vous laisse, pantelant, adapter la fréquence de vos visites à la fréquence observée de mise à jour de mon blog.

Comment savoir qui vous êtes ? Je n'y arriverai jamais. Alors tant pis pour vous – vous ne saurez pas nom plus qui je suis. Allez vous faire foutre ! Allez vous faire foutre, qui que vous soyez ! Allez vous faire foutre, laissez-moi vous foutre et foutez-moi, jusqu'à ce que nous jouissions de concert, jusqu'à ce que nos corps intangibles tremblent et s'épuisent, puis laissez-moi tranquille.

Et revenez, revenez encore, car vous ne savez pas à quel point j'ai envie de vous.



**PROPOS D'AMAZONES
TELS QU'ENTENDUS À TRAVERS
LA CLOISON D'UNE CHAMBRE D'AMIS**

– Je te jure. Si mes parents voient une boîte d'Amazon-point-com, ils prennent pour acquis que c'est un livre. À peine s'ils me demandent ce que je lis en ce moment... Ils n'ouvrent jamais un seul colis et ne se doutent d'absolument rien. Ils me disent que la lecture, c'est bon pour moi !

– Cool !

– Mets-en. Je peux acheter tout ce que je veux sur Amazon. Par exemple : v... i...b...r...a...t...e...u...r... et puis je clique...

– Wow ! Qu'est-ce qu'il peut y en avoir !

– L'embarras du choix, ma vieille !

– Tiens, celui-là : la tige de vibration est de quatre centimètres de diamètre et de... quatre-vingt dix centimètres

de longueur ? Ayoye ! À qui ça bien peut servir ? Aux juments ?

– C'est un vibreur à béton, niaiseuse.

– Hi hi hi hi !

– Essaie « vibromasseur »... Tiens, en voilà un : *Hitachi Magic Wand*... tu vois, la greluce le tient contre sa joue, il est vraiment pour les humains !

– Ouais, mais regarde ici : « Neuf et usagé pour... »

– Ouache !

– Beurk !

– Dégueu !

– Mais tu sais, la plupart des gens les lavent après d'en être servis. Ce n'est pas parce que c'est un usagé qu'il va nous refiler la chtouille ou quelque chose dans le genre.

– Ouais... peut-être...

– Et quand on a espionné ta mère avec sa copine, t'as bien vu qu'elles glissaient des condoms sur leur gros dildo à deux têtes avant de mettre du KY, non ?

– Hum... où est-ce qu'on pourrait trouver des condoms ?

– Mon père en achète par paquet de trente-six. Je suis sûre que je pourrais en piquer quelques-uns sans qu'il ne s'en aperçoive.

– Tu pourrais le faire... maintenant ? Parce que... regarde ce que j'ai emprunté à ma vieille avec de venir ici...

Ne suivirent que rires étouffés, soupirs et chuchotements.



MESURES DILATOIRES

- Une coquerelle, dit-elle en se grattant le nez.
 - Hum...
 - Un cancrelat... une blatte... un cafard si tu préfères. C'est ça ! Oui ! Cinq cent coquerelles, qui se promènent le long de ton dos !
 - Ouf... soupira-t-il, en essayant de sourire.
 - Oui... ou alors, un seau rempli de... hummm... poissons morts.
 - Hum. Pfff.
 - Euh... un seau rempli de poissons morts... laissés au soleil pendant des heures... Oh ! Avec des asticots !
 - Pfff. Je crois que je vais...
 - Non, attends ! Dix heures de shopping à la Plaza St-Hubert !
 - Ah ! Je vais...
 - Avec ma mère !
 - Ahhhrrrg !
- Elle tourna la tête et jeta un coup d'œil au réveil posé sur la table de nuit.
- Trois minutes dix secondes. Ton meilleur temps à vie, commenta-t-elle sur un ton bienveillant.
 - La... prochaine fois... ffff... commence par... ta mère.



UNE APPARITION DE MARLÈNE DIETRICH DANS UNE GALERIE D'ART

– C'est comme si la jeune Marlène Dietrich était revenue à la vie, lui dis-je, la voix tremblante d'émotion.

Elle venait d'entrer dans la galerie d'art de mon copain Louis, où j'avais accepté de donner un coup de main pour assurer les heures d'ouverture pendant les vacances estivales de son employée. Marlène se mit à rire d'une voix suraiguë qui me parut incongrue tant je m'attendais à la tessiture contralto de son illustre sosie.

– Les femmes comme toi me disent toujours la même chose.

– Les femmes comme moi ?

– Oui, les lesbiennes.

Je la regardai mâcher son chewing-gum en me demandant si mon orientation sexuelle était visible à ce point.

– Nous, les lesbiennes, savons apprécier la beauté dans ce qu'elle a d'éternel, lui répondis-je en prenant le parti d'afficher clairement mes préférences.

– T'inquiète, les hommes aussi me disent tous que je suis belle, dit-elle sur un ton absolument dénué de modestie.

– Ça se comprend. Votre profil est d'une perfection toute classique, osai-je ajouter.

– C'est parce que je me suis fait refaire le nez. Et aussi le menton l'année passée.

Je la dévisageai d'un air incrédule.

– Ne le dis surtout à personne... même si je sais que les cicatrices sont quand même assez évidentes, me dit-elle en pointant des marques rigoureusement invisibles.

J'attendis qu'elle fasse éclater la bulle démesurément rose qui gonflait devant son visage.

– Et qu'est-ce qui vous amène dans cette galerie d'art aujourd'hui, Madame Dietrich ?

– Ha ! Tu es trop drôle. Je passais devant et je me suis dit que l'air y serait frais. Marre de la canicule.

Je pouvais voir ses tétons poindre à travers sa blouse. Pas de doute, le climatiseur fonctionnait à merveille.

– Vous pouvez dans ce cas en profiter pour jeter un coup d'œil aux pièces exposées. Vous allez voir, certaines sont exceptionnelles.

Elle déambula lentement dans la galerie en faisant claquer ses talons sur le carrelage, puis s'arrêta devant une toile de Catherine Farish.

– J'aime bien celle-ci, dit-elle en la pointant du doigt. Elle est rouge comme mon vernis à ongle. Regarde : grenat borne-fontaine. Mais quand même, mille dollars... pffff !

– C'est hélas une des plus abordables, mademoiselle... ?

– Épiphanie. Mais tout le monde m'appelle Fanny.

– Épiphanie... c'est plutôt inusité comme prénom.

– C'est le jour où mon vieux a mis ma mère en cloque.

– Et quelle est votre profession, Fanny ? lui demandais-je en tentant de rediriger la conversation vers un sujet moins prosaïque.

– Je suis danseuse au *Sexxpérience*.

– Je suis sûre que vous êtes la première parmi les meilleures, lui soupirais-je avec toute la sincérité du monde.

– Wow ! Merci ! Tu est vraiment chill pour une lesbienne.

- Arrêtez, je vais rougir.
- Tu veux un spectacle privé ?
- Pardon ? Je...
- Allez, y'a personne ici. Pourquoi pas maintenant ? Je te le fais pour mille dollars.
- Mille dollars ! Mais c'est du vol de grand chemin !
- Du vol de quoi ?
- De rien. Et qu'est-ce que j'ai pour ce prix ?
- Tout.
- Tout ?
- Bien sûr. Et même plus.
- Plus... ?

Ce n'était pas Marlène Dietrich, mais bon dieu que ça s'en approchait.

- C'est que... je n'ai pas une telle somme.
- Y'a toujours ce tableau... me dit-elle en faisant éclater une autre bulle rosâtre.

J'allai donc verrouiller la porte en essayant de trouver une explication plausible, du moins suffisamment crédible pour que Louis puisse l'avaler sans trop grimacer.



PLAN D'URGENCE

Je me présente à la porte de mon bel inconnu et je frappe frénétiquement, sans discontinuer. Il ouvre, me regarde d'un air stupéfait et je le pousse à l'intérieur.

« C'est une urgence ! » que je lui dis en me déshabillant. Je cours vers sa chambre en laissant derrière moi une traînée de vêtements qu'il suit tel un petit poucet ahuri et bandant. Je me lance sur son lit la tête la première, j'atterris sur le dos et j'ouvre les cuisses en lui criant : « Vite ! Vite ! »

Alors à coup sûr il se dévêt en vitesse, passe son t-shirt par dessus sa tête en me montrant ses bras noueux, sa poitrine musclée, son joli cul bien ferme. Avant qu'il ne puisse dire quelque chose, j'attire sa tête entre mes cuisses et lui ordonne : « Lèche ! Pas de temps à perdre ! » Sans surprise, il s'exécute, par petite lapées, avec un savoir-faire insoupçonné. Mais après une ou deux minutes, il faut bien passer aux choses sérieuses. Alors je lui dis : « Ça suffit ! Vasy ! Maintenant ! »

Alors qu'il se met en position, je lève mes jambes et place mes mollets contre ses larges épaules. « Profond. Tout de suite. Je te veux au plus profond ! », voilà ce que je lui ordonne – et il obtempère, ça c'est sûr. Quant à moi, je remue des hanches pour lui faciliter la tâche, pour qu'il puisse glisser jusqu'au col, pour qu'il butte contre la matrice. Il grogne. Je soupire. Puis il reste en moi jusqu'à ce que le spasme expire. Évidemment, il me demande ensuite : « Mais qu'est-ce qui est si urgent ? ».

Je lui réponds alors : « Le petit a besoin d'un père. »

Ça ne peut que fonctionner ; reste seulement à trouver où il habite.



LE DERNIER CONSEIL

Oui ! Très bien ! C'est de l'excellent travail. Il aime, et c'est tout ce qui importe. Tu sens à quel point il grossit ? À quel point il devient dur ? De longs mouvements, lentement, c'est ça, en serrant un peu lorsque tu t'approches de la couronne. Garde-le bien au chaud, bien mouillé et bien glissant. Et surtout, pas de dents. Garde une main sur la hampe, elle doit accompagner la bouche dans ses mouvements de va-et-vient. De l'autre, tu peux lui caresser le scrotum... le périnée aussi, si tu vois que c'est apprécié. Il ne faut pas que tu néglige les plaisirs de l'oreille : un bruit de succion bien baveux est incontournable, mais il n'est rien sans soupirs, sans gémissements. Il faut que tu assures une succion régulière, en usant bien de ta langue... Lève les yeux. Regarde-le avec des yeux brumeux, comme des lacs sans fond... maintenant lentement, lentement... jusqu'à la pointe du gland... c'est ça, agace-le avec la pointe de ta langue ! Sur le méat, le long du frein... puis remonte en laissant seulement traîner ta lèvre inférieure. Mordille le rebord du prépuce.. puis reprends dans ta bouche. Pivote sur l'axe de son pieu, montre-lui à quel point tu es mouillée, que tu es accueillante. Oh ! Je crois que tu le tiens pour de bon. Plus vite maintenant ! Tous ces bruits baveux et collants l'excitent... alors accélère ! Il abandonne. Tu sens ce spasme ? Il gicle. Comme il y en a ! Lorsque le jet arrive, plus rien n'a d'importance : qu'importe que sois propre ou dégoulinante, que tu avales ou tu recraches, tout ce qui compte, c'est que tu en laisse couler un peu à la commissure de tes lèvres – tu prépares ainsi ton amant pour la prochaine fois. Oh, j'allais oublier, une dernière chose – écoute-moi bien, c'est très important :



LA DERNIÈRE FOIS

– C'est la dernière fois, murmura-t-elle dans l'obscurité étouffante de cette nuit de juillet.

J'acquiesçai de la tête, même si elle ne pouvait me voir, même si elle ne pouvait que sentir le mouvement de ma tête contre son épaule. Je savais que c'était la dernière, l'ultime, la *der des der*. Elle le savait aussi. Elle n'avait donc pas à le dire et je dis qu'elle l'a dit justement parce qu'elle n'avait pas à le dire, si vous voyez ce que je veux dire.

Qu'auriez-vous fait à ma place ? Qu'auriez vous fait sachant que c'était la dernière fois ? Vous auriez pris votre temps, c'est sûr. Vous auriez oublié les gadgets, l'acrobatie, les flafas, l'esbroufe. Vous auriez concentré toute votre attention sur un seul mamelon en le tétant longuement pour tenter de vous imprégner de son goût. Vous auriez concentré toute votre attention sur un seul sein, pour garder en tête sa rondeur et sa texture. Et voyant qu'elle s'agite, qu'elle en veut plus, vous lui auriez dit :

– Tout doux, tout doux, c'est la dernière fois, je veux en garder le souvenir...

Vous auriez ainsi pu vous donner la chance d'explorer son oreille avec le bout de la langue, pour vous donner tout le loisir de visiter chaque courbe et chaque pli, pour pouvoir enfin comprendre tout le bonheur qui peut naître de la caresse d'une simple oreille.

Voilà ce que vous auriez fait, voilà ce qui vous aurait occupé jusqu'à ce qu'elle bouge encore, avec plus d'impatience, jusqu'à ce qu'elle serre ses cuisses contre la vôtre pour y frotter son sexe humide et palpitant. Vous auriez alors continué à taquiner son oreille même en sachant qu'elle jouirait de cette manœuvre déloyale, et vous l'auriez laissé jouir en sachant que vous pouvez bien mieux pour elle, beaucoup mieux.

Vous n'auriez pas fait soixante-neuf. Non. Pas ce soir-là. Parce que vous auriez voulu vous consacrer à elle, parce que vous auriez voulu ne jamais l'oublier. Vous l'auriez léchée lentement, doucement, pour faire naître le plaisir, pour

graduellement la saturer de volupté. Vous l'auriez ensuite léchée plus vite, plus fort, en prenant soin d'observer ses réactions, en guettant, à la façon qu'elle respire et se contracte, le moment où son clitoris, gorgé de sang, presque douloureux, demande grâce – le moment où il faut passer à son cul.

Car pensez-vous sincèrement que vous l'auriez oublié ? Non, évidemment. Vous auriez fait courir vos mains, vos lèvres et vos dents sur ses fesses et le long de sa raie, pour vous les approprier, pour ne jamais les oublier. Vous ne vous auriez pas laissé distraire par ses supplications, par ses « baise-moi » et ses « fais-moi jouir ». Vous auriez exploré méthodiquement son anus, le taquinant du bout de la langue, y faisant entrer un, puis deux, et même trois doigts. Pour qu'elle soit prisonnière de cet obscur plaisir, de cette caresse qu'elle n'accepte que lorsqu'elle vient vous.

Vous auriez tout fait pour faire durer ce moment. Vous auriez voulu que cette étreinte dure éternellement. Mais je le jure sur la tête de Satan, vous n'auriez pu l'empêcher de venir trop vite, trop tôt. Vous n'auriez eu alors d'autre choix que de la pénétrer encore, de la baiser une autre fois et l'embrasser, l'embrasser jusqu'à jouir avec elle, sans savoir en fait si vous jouissez pour vrai tant votre attention est portée sur elle. Évidemment, vous auriez quand même fini par plonger avec elle dans l'orgasme en vous effondrant sur son corps, tout en tentant de la lécher encore et toujours jusqu'à ce que votre bouche devienne sèche et crispée. Vous l'auriez alors prise dans vos bras et vous auriez pleuré en silence avec elle – dans la mesure où vous auriez pu, ou voulu, distinguer les larmes de la sueur salée née du sexe et de la canicule. Vous ne l'auriez pas lâchée pour tout l'or du monde.

Et vous auriez eu raison, puisque c'est exactement ce que j'ai fait.

Je l'ai serrée tout contre moi en embrassant légèrement son front et sa nuque. Elle soupira, prit ma main et la porta à ses lèvres.

– Tu devrais dormir, lui chuchotai-je à l'oreille.

– Non, me répondit-elle. Juste une dernière...

Elle plaqua ses lèvres contre les miennes, étouffant ses derniers mots par la même occasion. Je vous le demande encore : qu'auriez-vous fait à ma place ? Vous auriez tout fait pour que cette nouvelle dernière fois soit encore plus digne de mémoire que la précédente. Vous lui auriez donné encore plus de doigts, encore plus de lèvres, encore plus de langue. Vous auriez bu sa cyprine comme le dernier verre du condamné. Vous auriez couvert son corps de caresses désespérées jusqu'à ce qu'elle s'endorme. Vous auriez veillé sur son sommeil en écoutant sa respiration et en caressant ses cheveux jusqu'au lever du jour.

Et vous auriez eu raison, puisque c'est exactement ce que j'ai fait.

Des heures plus tard, j'avais toujours les mains dans ses mèches rousses. Cannelle de fixatif à la main et peigne entre les dents, je fis pivoter sa chaise pour qu'elle puisse se contempler dans le miroir, ce qu'elle fit d'un air satisfait.

– Merci beaucoup, me dit-elle. C'est magnifique.

– Quoi que tu fasses, tu es toujours magnifique, répondis-je.

J'aurais voulu me gifler pour avoir lancé une remarque aussi stupidement amoureuse. Elle me sourit et caressa ma joue de sa main gantée.

– Et toi, regarde-toi ! Je t'avais bien dit que cette robe de demoiselle d'honneur t'irait à ravir...

Elle mentait. Cette robe en lamé orange était hideuse. Ça ne l'empêcha toutefois pas de contempler longuement mon décolleté, pour ensuite, lentement, placer ses doigts entre mes seins. Après un moment d'indécision, j'attrapai son poignet :

– Arrête, lui dis-je à mi-voix, tremblante.

Elle fit la moue, déçue, puis se retourna vers le miroir. Mon cœur battait la chamade.

– Tu m'aides à mettre ce truc ? me demanda-elle.

J'avançai près d'elle et déposai une main sur son épaule droite et l'autre dans sa chevelure. Nous nous regardâmes dans le miroir.

– Es-tu sûre que c'est vraiment ce que tu veux ? finis-je par lui demander, après un long moment de silence.

Elle hésita. Je pense même avoir vu ses lèvres esquisser un sourire fuyant.

– Oui, finit-elle par me répondre. Je l'aime et il m'aime.

Ma main se contracta sur son épaule. Elle ne réagit pas.

– Et tu... tu vas lui dire ? osai-je le demander.

Dans le miroir, son visage était inexpressif, impénétrable. Sans exprimer la moindre émotion, elle prit le voile sur la table, le manipula sans hâte, puis l'ajusta sur sa tête. Toujours sans la moindre expression, elle déposa sa main sur la mienne, restée sur son épaule.

– Lui dire quoi ?

Elle caressa mes doigts gentiment, doucement, comme une torture.

– Lui dire quoi ? répéta-t-elle de cette voix basse que je n'entends ordinairement que la nuit, qu'au creux de son lit. Après tout, c'était la dernière fois, ajouta-t-elle.

Qu'auriez-vous fait à ma place ? Vous l'auriez prise, là, tout de suite. Vous auriez déchiré cette stupide robe blanche, vous l'auriez plaquée contre le mur et vous l'auriez baisée jusqu'à ce qu'elle crie, jusqu'à ce qu'elle soit trop épuisée pour penser à son fiancé. Vous l'auriez ligotée les yeux bandés sur le lit et vous l'auriez fait jouir jusqu'à ce qu'elle devienne aveugle à tous les hommes. Jusqu'à ce qu'elle ne désire personne d'autre que vous.

Et vous auriez eu raison. Quant à moi, je me contentai plutôt de la suivre à l'église en tenant sa traîne et son bouquet, en espérant que parmi tous les cathos et les réacs de sa nouvelle belle-famille, que parmi tous ces braves gens opposés au

mariage gai, il y en ait au moins un qui soit aussi opposé au mariage triste.

